

UNIVERSITE DU QUEBEC

THESE

PRESENTEE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

EN VUE DE L'OBTENTION

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

PAR

ROGER GREISS, Lic. Lettres (Littérature française)

LE TEMPS DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE MARIE-CLAIRE BLAIS

1973

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

LE TEMPS DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE MARIE-CLAIRE BLAIS.

C'est un truisme de remarquer combien est particulière et neuve la perception de l'avant-garde littéraire du temps. C'est même ce qui fait la spécificité de la littérature nouvelle: la désituation des héros, leur arrachement à la durée commune et à un temps quotidien, identifiable.

Minkowsky fonde l'analyse psychiatrique sur les rapports existant entre les perceptions temporelles de l'homme et son être intime. Ainsi donc si l'analyse des perceptions temporelles est une clef pour la compréhension de la psychologie des personnages, il est évident que cette analyse peut éclairer directement ou symboliquement la psychologie et la vision du monde de l'auteur lui-même. C'est notre orientation et le but de notre démarche.

C'est donc lui (le temps) qui exprime d'une manière presque toujours agissante les inquiétudes et les préoccupations de l'auteur: son nihilisme, sa peur de la souffrance et de l'ennui, son besoin toujours frustré d'Absolu, sa hantise de la mort, sa méfiance envers la société, Dieu, l'amour...

Traduisant le pessimisme de Marie-Claire Blais, le temps est vu dans ce qu'il a de plus sombre et de plus creux. Temps biologique, temps cosmique, temps circulaire... Temps toujours mobilisé et jusque dans sa structure la plus fondamentale pour révéler l'angoisse ontologique qui parcourt toute l'oeuvre. On peut donc parler d'une élévation de la situation historique au niveau d'une métaphysique.

Marie-Claire Blais rejoint par là la perception de l'homme primitif pour qui le temps avait deux aspects: un temps destructeur (profane) et un temps sacré (circulaire). En effet, on retrouve d'une part, que la conscience temporelle des héros de Marie-Claire Blais porte l'empreinte et le sceau du nihilisme du temps et d'autre part et dans le même temps, ils ont soif d'une éternité qui seule pourrait signifier leurs actes. Mais la dégradation et la disparition que leur inflige le passage et l'écoulement du temps, en leur enlevant à la fois leur passé et leur futur, font disparaître tout espoir de signification et livrent les personnages pieds et poings liés à la gratuité et à l'absurde.

Roger Greiss.

LE TEMPS DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE MARIE-CLAIRE BLAIS.

C'est un truisme de remarquer combien est particulière et neuve la perception de l'avant-garde littéraire du temps. C'est même ce qui fait la spécificité de la littérature nouvelle: la désituation des héros, leur arrachement à la durée commune et à un temps quotidien, identifiable.

Minkowsky fonde l'analyse psychiatrique sur les rapports existant entre les perceptions temporelles de l'homme et son être intime. Ainsi donc si l'analyse des perceptions temporelles est une clef pour la compréhension de la psychologie des personnages, il est évident que cette analyse peut éclairer directement ou symboliquement la psychologie et la vision du monde de l'auteur lui-même. C'est notre orientation et le but de notre démarche.

C'est donc lui (le temps) qui exprime d'une manière presque toujours agissante les inquiétudes et les préoccupations de l'auteur: son nihilisme, sa peur de la souffrance et de l'ennui, son besoin toujours frustré d'Absolu, sa hantise de la mort, sa méfiance envers la société, Dieu, l'amour...

Traduisant le pessimisme de Marie-Claire Blais, le temps est vu dans ce qu'il a de plus sombre et de plus creux. Temps biologique, temps cosmique, temps circulaire... Temps toujours mobilisé et jusque dans sa structure la plus fondamentale pour révéler l'angoisse ontologique qui parcourt toute l'oeuvre. On peut donc parler d'une élévation de la situation historique au niveau d'une métaphysique.

Marie-Claire Blais rejoint par là la perception de l'homme primitif pour qui le temps avait deux aspects: un temps destructeur (profane) et un temps sacré (circulaire). En effet, on retrouve d'une part, que la conscience temporelle des héros de Marie-Claire Blais porte l'empreinte et le sceau du nihilisme du temps et d'autre part et dans le même temps, ils ont soif d'une éternité qui seule pourrait signifier leurs actes. Mais la dégradation et la disparition que leur inflige le passage et l'écoulement du temps, en leur enlevant à la fois leur passé et leur futur, font disparaître tout espoir de signification et livrent les personnages pieds et poings liés à la gratuité et à l'absurde.

Roger Greiss.

A mon épouse Lise.

Je tiens à exprimer ici ma très
vive reconnaissance à mon directeur de thèse, Monsieur
Jean-Paul Lamy, pour les conseils qu'il a bien voulu
me prodiguer et pour l'obligeance avec laquelle il a
mis son temps à ma disposition.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	pp.	1 - 4
CHAPITRE I : Le temps objectif	pp.	5 - 47
SOMMAIRE: cycle cosmique - cycle biologique - cycle événementiel - temps répétitif - portée symbolique.		
CHAPITRE II : Le temps psychologique.	pp.	48 - 71
SOMMAIRE: le dédoublement du temps - l'envahissement du passé - le retour à l'état de conscience première.		
CHAPITRE III : Le temps imaginaire	pp.	72 - 115
SOMMAIRE: temps vu d'une manière réelle		
a) la négation du temps		
b) la fuite c) la dénonciation		
d) la fusion du réel et de l'imaginaire		
temps vu d'une manière symbolique		
a) retour au Paradis perdu		
b) l'anéantissement		
signification symbolique du temps		
imaginaire		
CONCLUSION	pp.	116 - 120
BIBLIOGRAPHIE	pp.	121 - 128

INTRODUCTION

Née et éduquée à Québec, Marie-Claire Blais a suivi des cours de lettres à l'Université Laval. Elle a obtenu une bourse Guggenheim en 1963 et, après un séjour sur la péninsule Cape Cod où, dans la solitude, elle a produit une oeuvre dont elle vit, elle s'est fixée dernièrement en Bretagne.

Certes, on a beaucoup dit sur cet écrivain. Certains l'ont portée en triomphe, allant jusqu'à la qualifier de "génie", d'autres n'ont vu qu'une "malade" dont la thérapeutique, consciente ou non, est l'écriture: une Pauline Archange première manière en quelque sorte!

Cette seconde hypothèse est intéressante ... mais qu'importe! Il est certain que la romancière possède dans son répertoire un grand nombre de lignes de forces et qu'elle fait éclater au grand jour des problèmes aigus particuliers à notre époque.

Ses romans, depuis La Belle Bête jusqu'à Le Loup en passant par Une Saison dans la vie d'Emmanuel, sont l'évocation hallucinante d'un univers horrible et insensé, où toutes les misères physiques et morales d'êtres déchus et souvent sordides font de leur vie un véritable cauchemar. La haine, la maladie, l'idiotie pourrissent cette humanité où les morts violentes et les suicides sont monnaies courantes. Les plus malheureux sont ceux qui y survivent.

Dans cette oeuvre désordonnée et inégale où l'on trouve des pages d'une réelle puissance d'évocation et d'écriture, nous sommes plongés dans un monde noir, sans espoir de rémission. Les êtres se déplacent comme dans un univers inondé d'une poésie de soufre. Une sombre malédiction pèse sur ces êtres mal délimités, mal définis, qui donnent l'impression d'émerger de légendes anciennes. Tous les maux s'abattent sur eux, ceux de l'âme, comme ceux du corps. On respire mal dans cette atmosphère opaque, où la liberté cède la place à un fatalisme implacable. Les personnages sont de la génération de la mort, de la perte irrémédiable. La danse allègre d'une jeunesse menacée s'achève dans les profondeurs d'une nuit sans issue. Si un rire éclate, il est rageur ou hystérique, il ne peut être l'épiphanie de la joie.

Il paraît, de toute évidence, que cette vision se transmet d'un roman à l'autre puisque toute l'oeuvre de Marie-Claire Blais, à première vue, laisse transpirer cette atmosphère morbide. Aussi, dans ce travail, ne retiendrons-nous que les romans les plus caractéristiques. Nous avons choisi David Sterne, L'Insoumise et Une Saison dans la vie d'Emmanuel qui marquent sa dernière étape évolutive puisque, depuis, elle semble piétiner. Bien sûr, nous ferons ici et là des allusions et des rapprochements avec ses autres romans: La Belle Bête, Tête Blanche, Le Jour est Noir et les Manuscrits de Pauline Archange.

Une première lecture de ces oeuvres nous laisse perplexe et même quelquefois déçu. L'auteur semble en vouloir à la famille et nombre de lecteurs non avertis n'y verront qu'une vulgaire histoire de famille désunie, une histoire qui finit mal. D'autres, cependant, y reconnaîtront notre société de jadis avec ses fondements et ses structures rigides. Certains découvri-

ront dans la famille de Jean-Le Maigre le type d'éducation remplie de préjugés que recevaient les Québécois. D'autres encore verront peut-être l'image d'une société contemporaine engloutie dans la masse où l'individu perd son identité et ne devient que l'instrument nécessaire à la productivité. L'oeuvre constitue en somme une synthèse des problèmes de l'homme et de la société.

En scrutant davantage, certains lecteurs décèleront la cause de ces problèmes et trouveront même une ébauche de solution. Marie-Claire Blais semble très catégorique et il faut la comprendre. Elle ne se contente pas de demi-mesure! Elle recherche un idéal, un absolu. Il n'est donc pas étonnant de constater qu'elle voudra simplement tout détruire pour mieux reconstruire, pour refaire une société où les valeurs seraient repensées, remises en question pour aboutir enfin à des structures nouvelles et purifiées du mal dégradant et aliénant.

Si encore Marie-Claire Blais déplore la perte de l'enfance, c'est que l'enfance représente justement son désir d'absolu et d'idéal. C'est donc l'adulte qui symbolise pour elle le mal sous toutes ses formes. Et si elle donne conséquemment à ses personnages des caractères aigris, jaloux ou égoïstes, si la laideur habite son oeuvre, c'est parce que étouffé par toutes les méchancetés et les horreurs de la vie, son désir de pureté se révolte.

Tout ceci semble bien clair. Mais notre problème est tout autre. Nous voulons plutôt cerner la conception de la vie, du monde chez Marie-Claire Blais par le biais de la temporalité. Sous les apparences souvent choquantes, on se demande si la véritable pensée de l'auteur n'a pas été trop ou-

bliée... Aussi, le lecteur doit-il faire l'effort de chercher derrière ces apparences pour découvrir la signification réelle des romans de Marie-Claire Blais. Derrière l'angoisse ressentie tout au long de son oeuvre, Marie-Claire Blais livre-t-elle un message? C'est ce message que nous essaierons de découvrir et d'étudier. De plus, notre recherche s'effectuera beaucoup sur "l'entre-deux-lignes". Pourquoi? La volonté de dépasser les mots et de pénétrer dans le monde et la pensée de l'auteur nous a poussé à une telle démarche. Démarche difficile, il est vrai. N'a-t-on pas affirmé que Marie-Claire Blais est un auteur insaisissable? Mais quel stimulant (que cè) défi!

Après une lecture attentive, il est facile de remarquer que chacun des romans de cet auteur comporte un grand nombre de répétitions et presque toujours une troublante circularité. Cette particularité structurale, si caractéristique et si généralisée, est d'une précision qui semble frappante dans la complexité de l'atmosphère romanesque. Tout au cours de ce travail, nous tenterons de montrer la philosophie propre à Marie-Claire Blais à travers cette circularité ou ces retours constants. Car, il doit y avoir une cause à ces continuels retours. Pourquoi l'écrivain se plaît-elle à faire revivre des événements passés, à vouloir retourner à l'enfance, à opposer le temps intérieur ou imaginaire au temps réel? Ne pourrait-on pas voir dans cette obsession littéraire une obsession psychologique? Voilà autant de questions auxquelles nous voulons répondre.

CHAPITRE I

TEMPS OBJECTIF

SOMMAIRE:

Parmi les thèmes essentiels de l'oeuvre de Marie-Claire Blais se détache: le temps. D'un temps conforme en apparence à la chronologie linéaire, nous passons en un temps fluide et en un temps linéaire pointillé... pour aboutir en un temps construit sur le modèle de la nature: cycle de la durée ou démarche cosmique.

Autre caractéristique du temps: le cycle du temps biologique considéré comme un passage de l'enfance à la maturité et du rêve à la lucidité; passage surtout perçu par la dégradation, par la déchéance infligée et par la souffrance qui en résulte.

La signification de ces deux cycles met l'humanité face à son destin.

La dernière caractéristique du temps objectif: le cycle du temps événementiel dont émerge un temps répétitif est envisagé comme l'axe, la coordonnée sérieuse, la boussole au milieu de personnages déshumanisés dans un monde qui a perdu son point de repère.

Dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, le temps revêt une importance particulière. Il est au centre de ses préoccupations. Sans aller jusqu'à croire au monothème de Weber, le temps demeure cependant la porte par laquelle l'on peut entrer dans son univers romanesque.

Hier a existé: c'est peut-être la fatalité; demain reste une menace: c'est peut-être une possibilité d'anéantissement, une contestation éventuelle d'aujourd'hui.

Si le temps a conservé malgré tout une certaine fluidité, c'est pour mieux marquer la destruction qu'il provoque, c'est pour mieux frustrer le désir d'échapper à son encerclement. Du moins, il en est ainsi dans tous les romans de Marie-Claire Blais.

Entre La Belle Bête et Le Loup, il n'y a pas de différence certaine dans la structure temporelle. Celle-ci se caractérise par une constante, reflet en quelque sorte d'un procédé: la circularité. Car il devient essentiel de noter ici que la contingence a permis au "temps" dans l'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais de se muer en temps circulaire.

Pour comprendre la signification du temps circulaire, c'est-à-dire la vision romanesque, il nous suffit de considérer la vision réelle des personnages, autrement dit, de considérer leur existence et la conscience qu'ils peuvent en prendre.

Quoi qu'il en soit, la démarche des romans à l'étude nous frappe davantage en ce qu'elle forme des cycles: cycle dans le temps objectif, cycle dans le temps psychologique et cycle dans le temps imaginaire.

I- CYCLE DE LA DUREE ou démarche cosmique.

Le temps objectif, c'est-à-dire celui qui s'écoule réellement et qui est mesurable, reste généralement ouvert, ordonné, déterminé. Certains romans rappellent ceux de Zola. Les personnages sont presque des héros: ils ont une famille, un passé, une mémoire et parfois même, comme c'est le cas de Pauline Archange à la fin du récit Les Apparences, presque une éthique.

Une Saison dans la vie d'Emmanuel, par exemple, est bien situé dans le temps. Relevons les événements: naissance d'Emmanuel - amitié du Septième et de Jean-Le Maigre - l'expérience sexuelle du Septième avec la bossue - la débauche d'Héloïse, démasquée par ses frères - le départ de Jean-Le Maigre pour le noviciat - l'amour du frère Théodule pour Jean-Le Maigre et le Septième - la mort de Jean-Le Maigre - le départ d'Héloïse - le renvoi du frère Théodule - Héloïse au bordel - l'hiver est terminé. Une saison est passée. Il est, en effet, aisé d'en dégager la structure temporelle. Le cadre temporel est fixe: une saison. Marie-Claire Blais paraît ici fidèle au mouvement réel des événements. Dans ce roman, comme dans la vie, les événements s'enchaînent dans une chronologie régulière; ils se succèdent linéairement, à la file. La romancière nous les apprend au fur et à mesure qu'ils ont dû se produire. L'ordre de la narration se rapproche donc autant que possible d'un ordre matériel, d'un ordre vécu.

Dans Le Jour est noir, les événements se succèdent également d'une façon linéaire. La structure temporelle se présente comme suit: rencontre dans le bois quand Yance et Josué sont enfants. Ils ont peut-être 7 ou 8 ans. - à 18 ans, Yance et Josué sont étudiants et amants - Yance et Josué ont 20 ans. Yance attend un enfant - 22 ans. Yance a eu son enfant et ses rapports avec Josué commencent à se tendre - ils ont à peu près 30 ans,

Josué quitte Yance - Roxane, la fille de Yance, a 17 ans. Elle est amoureuse de Jessy - Jessy et Roxane sont amants - Roxane attend un enfant - Josué vient retrouver Yance.

Dans les deux romans, le temps chronologique est donc linéaire. Nous remarquons, en effet, que les événements sont distribués selon un ordre certain, les premiers étant d'abord racontés, les seconds ensuite, les derniers à la fin. Donc les événements respectent le principe de l'antériorité-postériorité.

Ainsi noté, le "temps" semble ouvert, mesurable. On a l'impression d'être situé dans le temps puisque les événements sont racontés dans un ordre logique et coïncident avec la réalité.

Bien qu'ordonné et possédant une certaine consistance, le temps reste néanmoins flou et indéterminé. C'est que Marie-Claire Blais rapporte souvent les événements d'une journée, en les mêlant aux événements des journées antérieures et même quelquefois ultérieures. Typiques en cela, les faits rapportés au premier chapitre de Une Saison dans la vie d'Emmanuel qui nous permettent à partir d'une situation présentée comme actuelle de faire quelques incursions dans le passé d'Héloïse, incursions qui se prolongent d'ailleurs au deuxième chapitre, où l'on nous donne des précisions supplémentaires sur l'enfance de Jean-Le Maigre et d'Héloïse. On y apprend tout un passé sur Héloïse, comment elle a évolué du jeûne à la gourmandise au couvent, puis son départ; on y apprend aussi l'expérience sexuelle du Septième avec la bossue aussi bien que l'éventuel départ de Jean-Le Maigre au noviciat ainsi que sa prédiction sur l'avenir d'Héloïse et sur le sien. Notons que la romancière prend soin d'installer ces retours en arrière dans la vraisemblance. Ce sont les événements eux-mêmes qui raniment le passé et

l'actualisation des souvenirs ne dérange pas l'ordre de l'histoire. Un premier élément résulte cependant de cette façon particulière d'ordonner le récit. D'une certaine manière, cet ordre crée, par sa fluidité, par sa non-ordonnance, une entorse fondamentale aux lois du temps. De plus, si réaliste que s'efforce d'être le calendrier des événements, il transgresse encore sous d'autres rapports les lois de la durée. Au lieu d'avancer régulièrement, jour après jour, semaine après semaine dans un défilé continu, le temps avance par soubresauts, par secousses.

Marie-Claire Blais ne respecte "le temps linéaire" qu'en apparence seulement. De fait, elle ordonne son récit en fonction des événements qu'elle veut bien raconter, laissant de côté ceux qui, à ses yeux, sont dépourvus de signification. Voilà pourquoi nous pouvons parler d'un temps fluide, d'un temps linéaire en pointillés.

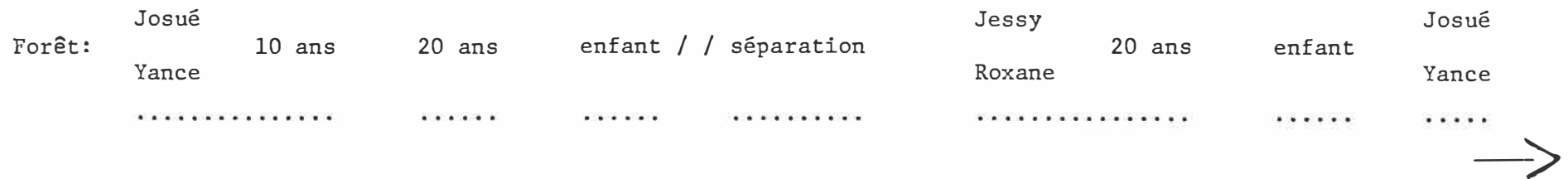
Un exemple illustre notre propos. Il est tiré de La Belle Bête, lorsque Patrice casse le miroir dans sa chambre. Après ce bref événement, l'auteur nous montre Patrice errant dans la maison de sa soeur Isabelle-Marie et de Michael. Dans les pages suivantes, nous sommes chez sa mère, Louise, et peu de temps après, l'auteur nous introduit à nouveau chez Isabelle-Marie; brusque changement de décor sans changement de chapitre et sans liaison apparente. Dans le même roman, lorsque Isabelle-Marie n'est plus torturée par sa jalousie, Marie-Claire Blais passe immédiatement à un autre personnage. Quand Isabelle-Marie vit un certain bonheur avec Michael, Marie-Claire Blais nous montre Patrice, envahi par la jalousie, qui fouette Lanz, son beau-père. De même, en est-il dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, lorsque Jean-Le Maigre meurt et que tout le mal semble s'effacer, l'écrivain nous montre la débauche d'Héloïse. Dans L'Insoumise, Madeleine

va reconduire son fils Paul à l'Université et parle avec son amant Camille du temps où Paul se trouvait au collège et subitement elle revient mariée à Rodolphe, après la mort de Paul. Frédérik, l'ami de Paul, revoit celui-ci en ski, dans la montagne, puis au restaurant avec Anna et enfin au chalet... Rien de plus ne nous est indiqué, de sorte que le lecteur est incapable de préciser davantage. A peine le lecteur a-t-il pris pied dans une étape qu'il voit l'autre franchie sans trop savoir comment. Chaque début de chapitre et parfois chaque début d'un dialogue commence avec une nouvelle journée, une nouvelle semaine ou une nouvelle saison dans la vie des personnages. On voit l'irrégularité et les flottements de cette chronologie. Ainsi, entre deux événements, on ne sait au juste ce qui est arrivé. Il manque un lien entre eux.

Marie-Claire Blais refuse donc la continuité. Ses romans sont une suite de moments autonomes. Voici, du reste, en guise d'illustration, un schéma du roman Le Jour est noir. (voir schéma 1)

LE JOUR EST NOIR.

Le temps est linéaire mais se présente comme une ligne en pointillés.



Entre deux événements, on ne sait au juste ce qui est arrivé. C'est une série d'événements sur la ligne de la vie.

L'auteur a choisi une série de moments sur la ligne de la vie. La ligne qui mène de jadis à naguère et de naguère à aujourd'hui est faite de pointillés. Entre deux pointillés, il y a absence de durée ou du moins absence de mémoire, de sentiments qui combleraient le vide entre deux instants marqués par le pointillé.

Toute cette période, par exemple, durant laquelle Yance choisit de raconter un soir comme tous les autres, un soir où elle rêve, n'a rien d'extraordinaire. Pourquoi choisit-elle alors de le raconter? Parce que justement comme rien ne se passe d'important, elle reproduit là la fidèle image de sa vie morne et sans relief. Ici l'image temporelle vaut par elle-même.

Par conséquent, les moments peuvent se suivre sans qu'ils se déterminent, et, en ne nous révélant pas l'origine d'une intrigue, Marie-Claire Blais ne lie pas les actes à leurs motivations et en fait des causes sans résultats probants. C'est donc la fatalité qui pèse sur les personnages. De plus, il s'ensuit que l'idée de continuité se trouve exclue du monde de Marie-Claire Blais.

Quelle signification se dégage de l'existence des personnages? Cette structure temporelle en pointillés peut révéler la gratuité et la fatalité de l'existence. Les personnages n'ont qu'un passé mais ce passé devient un carcan. L'individu est marqué dès la naissance puisqu'il n'est pas possible de sentir une progression. La seule ressource qui leur paraît concédée est de vieillir et de finir l'existence comme ils l'ont trouvée et connue.

On comprend aussi pourquoi il n'y a pas ou peu d'évolution chez Marie-Claire Blais et que les personnages n'évoluent pas ou très peu. Après une absence de six mois, d'un an, on retrouve les personnages avec les mêmes hantises, les mêmes problèmes. Parce que les personnages sont déterminés dès leur mise en place. C'est la seule réalité, car même s'ils tentent d'évoluer - puisque le temps linéaire s'est brisé - que les moments se sont éparpillés - ces personnages ne peuvent aller bien loin... Ils reviendront à leur point de départ...

Dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, il n'y a pas seulement absence d'organisation du temps, mais le temps réel est difficile à mesurer. La chronologie est impossible à suivre à moins de tout reprendre et de transposer sur un calendrier les gestes de la famille entière pendant des années. Et encore!

Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, le temps objectif ou réel se limite à une saison, soit de l'hiver au printemps. Pourtant, Emmanuel raconte, avec Grand-mère Antoinette, l'histoire entière d'une famille, à l'école, au noviciat pour les garçons; au couvent, au bordel pour Héloïse; le Frère Théodule se débauche et défroque... Certes, les personnages ne peuvent pas avoir vécu ce laps de temps limité à une saison, mais une vie entière composée de plusieurs mois, plusieurs années et plusieurs saisons.

Dans l'Insoumise, le temps réel semble se situer entre le début de l'été et la fin de l'hiver suivant. Cependant, Paul, dans son journal, parle "d'une autre plage de temps" (1). Et c'est toute l'histoire du couple Madeleine-Rodolphe qui est racontée. Ainsi, c'est la vie elle-même qui s'é-

(1) Blais, Marie-Claire, L'Insoumise, Ed. du Jour, Coll. Les Roman-ciers du jour, Montréal, 1966, p. 56.

coule dans la durée malgré l'absence du temps réel.

Chez Marie-Claire Blais, il y a donc effacement du temps chronologique: il s'écoule et c'est tout. Mais, s'il n'est pas mis en évidence, il y a bien les mois et les saisons qui se suivent; il y a bien l'aube, le matin et la nuit qui reviennent régulièrement: la vie, le temps de l'oeuvre s'écoule donc dans la durée plutôt que dans le temps chronologique. Nous pourrions suivre, par exemple, tous les personnages: Jean-Le Maigre, Isabelle-Marie... de leur naissance à leur mort. Mais au-delà de cette évolution externe, ce que nous percevons surtout à travers l'écoulement du temps, c'est ce va-et-vient entre le passé, l'avenir et le présent. En conséquence, ce sont les heures, les journées, les mois et les saisons qui reviennent régulièrement, qui font "le temps" de l'oeuvre et qui constituent une circularité... que nous pourrions appeler cycle cosmique, puisque ce temps est basé sur la marche du cosmos. Ainsi, Tête Blanche entre au pensionnat en automne; sa mère meurt en hiver; il rencontre Emilie au printemps et part en vacances à l'été... Nous notons ici un cycle parfait.

Mais comme Marie-Claire Blais s'est également employée à révéler le creux des heures, des saisons qui reviennent incessamment, le temps, lui, a l'air de ne pas couler. Le lecteur a l'impression - dans ce mouvement cyclique - d'assister sans cesse à la même scène, aux mêmes gestes, aux mêmes actions. En effet, les personnages n'agissent pas ou très peu. N'évoluant pas, ils en sont donc au même point le soir et le matin et le temps semble repartir sans cesse de zéro, de ne jamais se conclure. Ainsi Marie-Claire Blais a-t-elle enfermé ses personnages dans un temps dont on est sûr qu'ils ne sortiront pas, dont on est certain qu'ils ne s'échapperont pas.

Confrontés avec ce temps immobile, les personnages ont l'impression de vivre en prison. Car, ou bien ils ne ressentent aucunement le passage du temps et ne peuvent, par conséquent, tenter de s'évader de leurs barreaux. Ou bien, ils différencient leurs moments et ont une certaine conscience de l'écoulement du temps. Mais comme ils n'agissent pas et que chacun de leur comportement est séparé du précédent - temps en pointillés - le temps passe si lentement qu'ils se croient condamnés à vivre éternellement à un rythme très lourd et dans des instants presque indifférenciés. Une tentative d'évasion serait bien vaine!

Mais ce temps cyclique conçu par Marie-Claire Blais sur le modèle de la nature avec ses journées, ses saisons et ses années, qui ramène constamment les personnages à leur point de départ est-il vraiment immobile? Non pas. Les dégradations qu'il inflige témoignent de son écoulement. Et le premier état de conscience de cet écoulement se réalise à l'occasion de la perception de la dégradation infligée par ce temps.

II- CYCLE BIOLOGIQUE.

En plus de placer ses personnages dans un temps circulaire sur le modèle de la nature, Marie-Claire Blais les fait évoluer selon un rythme cursif. Et ce, à un point tel que le temps épouse quelquefois la ligne de vie. D'où une sorte de précipitation tragique dans certaines oeuvres. Le récit bondit et embrasse toute une vie et le lecteur reçoit une vision synthétique de la destinée grâce à une sorte de course à travers le temps.

Le récit de La Belle Bête s'étend sur une période de douze ans. Il commence alors que Patrice a environ 10 ans et se termine quand le héros a environ 22 ans. Celui de Tête Blanche couvre une période de 8 ans environ. Le roman débute alors qu'Evans a 10 ans et prend fin lorsqu'à 18 ans environ, il se penche sur le souvenir d'Emilie.

Le temps, dans Le Jour est noir, couvre deux générations. On voit quatre des héros au début de l'adolescence pour les retrouver à 20 ans. Yance et Josué se marient et attendent un enfant. On quitte Roxane presque à sa naissance pour ensuite la revoir mariée à Jessy et malheureuse. Raphaël retrouve à 20 ans, son amie d'enfance Marie-Christine et part avec elle. On les rencontre ensuite à l'étranger, ils ont plusieurs enfants et sont sur le point de se quitter. Josué quitte Yance, puis on assiste à son retour plusieurs années plus tard.

De même, la biographie de Pauline Archange, qui couvre trois tomes, commence à sa naissance pour se terminer vers sa vingtième année.

Marie-Claire Blais n'indique pas pour autant de façon précise le temps réel de ses romans. On remarque sans peine que la structure temporelle de la durée dans l'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais soit celle d'un temps biologique, c'est-à-dire qui va du passage de l'enfance à l'adolescence ou de l'adolescence à l'âge adulte et, parfois, comme dans Le Jour est noir, de l'enfance à la maturité. Cela forme un cycle biologique.

Que le temps soit éprouvé comme une prison dans le cycle de la durée, c'est déjà une souffrance, mais qu'il soit de plus éprouvé, ici, dans toute sa longueur, cela est un drame. Est-ce pour nous montrer combien la vie est

insoutenable que Marie-Claire Blais a tenté de situer ses personnages dans un temps insupportable? On reste difficilement insensible devant ce temps pessimiste, d'autant plus que le temps biologique commence toujours dans un passé lointain plus ou moins rêvé. Chacun de ses romans commence à l'enfance: ainsi Paul est présenté comme un étudiant au collège, Emmanuel n'a qu'une saison et même un jour au début du récit, Patrice a 10 ans au début de La Belle Bête. Pauline Archange n'a que 6 ans, Tête Blanche a 7 ou 8 ans... Tous grandissent et à la fin des romans, la plupart ont franchi le cap de l'adolescence. Et, si l'on a bien compris le sens de ces livres, l'on constate que tous ces enfants "voient" en quelque sorte tout le déroulement des événements et "assistent" à l'écroulement ou au passage des années. Une Saison dans la vie d'Emmanuel est significatif à ce propos.

Né sans bruit par un matin d'hiver, Emmanuel écoutait la voix de sa grand-mère...
 Il a su que cette misère n'aurait pas de fin, mais
 il a consenti à vivre...
 Cet enfant voit tout... rien ne lui est caché (2).

D'autre part, Jean-Le Maigre prédit sa mort, que sa soeur Héloïse finira au bordel, que le Septième mourra pendu à cause de ses vols et de ses crimes, qu'Emmanuel héritera de sa propre maladie... Il voit et interprète. Un autre enfant qui "voit" aussi les actions des personnages: les déboires de sa famille et au fil des années, sa propre déchéance, c'est Tête Blanche. Les personnages ont acquis la notion du temps. Ils ont la conscience d'être

(2) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1965, pp. 7-9-13.

entraînés. Ils sentent que l'avenir sera pire... les heures à venir plus noires; aujourd'hui, c'est un sanglot seulement.

Chez Marie-Claire Blais, l'écoulement du temps dégrade l'homme. Il lui apporte des responsabilités pour lesquelles il n'était pas préparé. Le Septième et Pomme, par exemple, à 12 ans, sont obligés de travailler. A Yance, il a apporté des responsabilités adultes auxquelles elle n'était pas prête. Isabelle-Marie qui, à 12 ans, avait charge de la ferme est avilie par le temps. Patrice subit l'assaut du temps: il est vieilli, enlaidi. Le temps a défiguré également Louise.

Plus le temps s'écoule, plus il diminue les chances de vivre.

... vous me demandez pourquoi je n'aime pas la vie? Parce que, à l'heure où je vous écris, des milliers de jeunes gens doivent mourir sur les champs de bataille... Mon tour viendra, mon tour approche... (3)

-- Tu te soumettras, lui disais-je, tu te soumettras bien un jour.

-- Je n'aurai pas le temps. Je vais mourir trop jeune (4).

Encore une fois, pensais-je, la brève lueur de l'amour s'éteignant jusqu'au lendemain, Anna était morte d'un jour de plus, et pour la retrouver intacte, le lendemain, entre cinq et six heures, le soir, je traverserais encore une autre plage de temps, des drames en suspens, de minuscules tragédies peuplaient alors mon imagination, qui sait si Anna n'allait pas rencontrer la mort pendant mon absence? Il ne suffit toujours que de bien peu de choses, entre six et sept heures le soir, pour que l'être aimé plonge dans les ténèbres à jamais, le fil de la vie est

(3) Blais, Marie-Claire, L'Insoumise, op. cit., p. 54.

(4) Ibid., p. 67.

d'une minceur si suspecte qu'il est vain de vouloir en éprouver la résistance en tirant de chaque côté comme on tente de rompre l'araignée fragile en tirant sur les fils de sa demeure... (5)

Mais ce qui est plus grave encore que la mort elle-même, c'est que l'écoulement du temps s'infiltré partout, même dans les sentiments et conduit à la mort de l'enfance et de l'amour: "Mais notre amour est toujours sur le point de mourir" (6).

Aussi instinctivement, arrivés à l'âge où ils doivent prendre des responsabilités..., ils refusent de grandir ou agissent comme tels. Tête Blanche l'exprime en toutes lettres et c'est le comportement de presque tous les personnages.

Emilie, je pense que nous grandissons. Ne me le reproche pas. Dois-je cesser de t'aimer, Emilie, par peur de vieillir? Je n'aime pas la honte. Oh! Si maman pouvait venir nous rassurer (7).

Et pourtant Emilie souffrait dans son corps adolescent, abandonné à la nuit. Au plus secret de sa chair, les tourbillons fiévreux de son sang, l'inquiétude nouvelle d'être femme, la traversaient, s'évanouissaient en souffles dans son cerveau, l'agitaient en de brusques mouvements d'enfant perdue... (8)

Isabelle-Marie craint de vieillir,

(5) Ibid., p. 56.

(6) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1962, p. 57.

(7) Blais, Marie-Claire, Tête Blanche, Ed. de l'Homme, Montréal, 1969, p. 141.

(8) Ibid., p. 169.

Elle sentait qu'une partie des "jeux" allait prendre fin. Tout serait tellement plus grave désormais, tout ressemblerait à Louise, à Lanz, à l'immense tragédie qu'ils déployaient tristement (9).

et elle pleure sur son amour qui l'entraîne malgré elle.

Qu'advient-il de tous ces adolescents, sinon qu'un jour, ils seront forcés d'abandonner leur univers, leur idéal... Y a-t-il d'autres solutions pour Tête Blanche, pour Yance, pour Josué, pour Isabelle-Marie? Ne doivent-ils pas eux aussi se heurter aux évidences objectives et se soumettre avec résignation aux démentis que le réel impose? Le drame est que le temps coule, que les personnages vieillissent; ils changent, tandis que la réalité du monde est restée la même. (Le temps cosmique est immuable). Dès lors, ils perdent à la fois, le pouvoir de jouir pleinement du temps présent et leur capacité d'émerveillement devant l'amour.

Le passage du temps biologique ou celui de l'enfance à la maturité est aussi le passage du "rêve" à la "lucidité". C'est alors le regret de l'enfance perdue (parce que le temps est d'autant plus irréversible qu'il n'est pas continu). Et dans l'impossibilité de retrouver l'enfance qu'ils n'ont pas connue, les héros se persuadent d'avoir raté leur vie. Les "jadis" laissent en effet la nostalgie d'une époque révolue qu'un souvenir imprécis - et probablement déformé - maquille de joies et de plaisirs. Et le seul effet de l'écoulement du temps est de faire ressentir, par antithèse, un peu plus douloureusement encore, l'inconfort de la situation présente et la perte progressive des ressources individuelles.

(9) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1968, p. 80.

S'il importe tant, c'est que le temps passe, il coule, il court dans la vie des personnages. Et le temps dans l'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais est un temps destructeur. Sa progression ne peut se constater qu'à ses ravages.

Un grand danger pourtant pèse sur ce cycle: ce cycle continuera-t-il? Pour prouver la continuité de ce cycle, il faudrait déceler une décadence progressive jusqu'à la toute fin de la vie des personnages. Nous la remarquons chez presque tous. Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, il y a les enfants que l'auteur ne souligne que pour marquer une dégradation. Les plus vieux sont morts... et le dernier de la lignée se pend. Il s'agit de Léopold. Et le phénomène de la dégradation continuera chez les autres enfants vivants. Les noms mêmes tel Jean-Le Maigre font état de cette déchéance. Tout au long du récit, Jean-Le Maigre passera par l'homosexualité, l'incendie criminel, puis aboutira entre les mains d'un frère qui aime voir mourir... Et c'est à la mort qu'aboutit le récit de la vie de Jean-Le Maigre. Pourquoi Marie-Claire Blais a-t-elle voulu faire sortir ce personnage de l'anonymat si ce n'est que pour nous montrer sa mort?

Pour faire suite à la déchéance de Jean-Le Maigre et même pour la faire renaître, l'auteur a introduit dans l'histoire le personnage du Septième. Il n'échappera pas à la régression humaine entreprise. La dégradation continue. Le Septième rassemble de nombreuses déchéances humaines: homosexualité, état d'incendiaire, alcoolisme, vol. L'auteur nous décrit lui-même où aboutira l'existence du Septième. "Il finirait sans doute en prison, comme le lui avait dit son père, tant de fois" (10). Et le tout se termine

(10) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 127.

avec l'accident de Pomme, il perd trois doigts de la main gauche.

Le cycle se refermera-t-il de la même façon sur Emmanuel? Tout le laisse croire. Jean-Le Maigre avait prédit qu'Emmanuel hériterait de sa propre maladie. Emmanuel a donc le choix de se suicider, de mourir de la maladie de son frère, de pourrir en prison, de travailler à livrer des journaux ou bien d'être idiot et anonyme... comme son père. De toute façon, Emmanuel n'a aucune chance de symboliser une résurrection. En effet, il est enfermé dans un cycle masculin décadent et un cycle féminin qui origine d'une grand-mère féroce et agressive pour passer à une mère incapable de réaction et ce cycle aboutit à une prostituée... qui n'aura peut-être plus la capacité d'avoir d'enfants. C'est un autre facteur de la décadence que les petites et les grandes "A", car il est dit qu'elles deviendront comme leur mère lorsqu'elles vieilliront. Un tableau nous est présenté par Marie-Claire Blais.

... dédaigneuse de ses soeurs, qui, vers leur treizième année, se transformaient en lourdes filles, et qui, aux champs, travaillaient comme des garçons... (11)

Les Roberta Anna Anita avancèrent comme un lent troupeau de vaches, chacune entourant de ses larges bras une espiègle petite fille aux cheveux tressés, qui, dans quelques années, leur ressemblerait, et qui, aurait la beauté familière, la fierté obscure d'un bétail apprivoisé (12).

Ainsi, ce n'est pas de génération en génération que s'effectue le cycle, mais d'âge en âge, d'année en année. Elles seront dans quelques années le portrait de leurs aînées qui, elles, ressemblent à leur mère. Elles non plus n'échap-

(11) Ibid., p. 28.

(12) Ibid., p. 34.

peront pas à la dégradation physique, psychologique, morale et intellectuelle...

Mais Marie-Claire Blais ne se limite pas à souligner les effets du cycle; elle va plus loin que montrer la décadence. Elle accuse. De là, nous pouvons entrevoir le cycle sous un autre aspect... moins cette fois-ci en tant que cause de la déchéance mais en tant que cause de destruction.

L'oeuvre ici devient riche de symboles. Les frères d'Emmanuel, par exemple, comme d'ailleurs tout autre enfant dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, incarneront le déchirement de l'enfance ou si l'on veut, pourraient représenter toutes les injustices humaines face à un monde adulte symbolisé par la société. Ainsi, la réaction du père dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel par rapport à Jean-Le Maigre, symbolise la réaction de la société contre les idéologies marginales, ces idéologies qui se refusent au conformisme. Dans la famille d'Emmanuel, le conformisme est le travail à l'extérieur, aux champs. Mais Jean-Le Maigre aime la lecture. Et son père réagit en ces termes:

-- Je vais brûler son livre, dit la voix du père.
Je te le dis, Grand-Mère, nous n'avons pas besoin
de livres dans cette maison...

-- Tu as tort de rire, dit le père, je peux te
l'arracher des mains, ce livre (13).

Marie-Claire Blais pousse plus loin son accusation. La responsabilité de la mort de Jean-Le Maigre revient à la Grand-Mère. Il devient alors victime d'une éducation. C'est le noviciat qui symbolise l'usine à fabriquer des morts. L'auteur le souligne en faisant dire à Jean-Le Maigre: "Tu ne

(13) Ibid., pp. 14-15.

l'ignores pas, mon cher frère, disait Jean-Le Maigre d'un ton solennel, ma grand-mère me pousse vers le tombeau"(14).

Il y a différentes manières de détruire l'enfance. La non-intervention de la mère auprès d'Héloïse en est une. C'est un peu la majorité silencieuse qui laisse s'aggraver les périls. Héloïse a entretenu sa passion démentielle. Mais ce n'est pas tant la récupération d'Héloïse par Madame Octavie qui conduit la jeune fille à la dégradation ultime; celle-ci symbolise la consommation du vice et du déséquilibre si bien entrevus par la pseudo-évolution sexuelle. Héloïse incarne les vices que l'on a perçus en elle et maintenant on les utilise; cela ressemble étrangement aux accusations que porte le mouvement de la "Libération de la femme" contre notre société.

La vie de Pomme sera une vie de conditionnement pour arriver à un individu qui sera bouffé, tout comme ses doigts, par un mécanisme de production. Et le Septième, lui, est le symbole des enfants à qui l'on a montré beaucoup de choses, mais on ne leur a pas montré comment vivre. Il a tout appris par lui-même du vice au repentir. Mais la société le punira de ne pas avoir appris ce qu'elle ne lui a pas montré.

Les paroles de la Grand-Mère envers Emmanuel semblent nous indiquer que le dernier-né subira lui aussi les assauts et les conditionnements de la société. Dès le début du volume, la mise au point semble être faite:

Ne crie pas, de quoi te plains-tu donc? Ta mère est retournée à la ferme. Tais-toi jusqu'à ce qu'elle revienne. Ah! déjà tu es égoïste et méchant, déjà tu me mets en colère! (15)

(14) Ibid., p. 41.

(15) Ibid., p. 7.

C'est ainsi que le cycle biologique se referme. Il y a une race humaine qui se désintègre tranquillement, d'une génération d'enfant à une autre.

Une opposition existe donc entre les deux cycles: biologique et cosmique. On pourrait toujours supposer que le cycle cosmique laisse entrevoir, par défaut il est vrai, des jours meilleurs. Mais on peut le considérer également comme un élément régulier, permanent, immuable, par opposition au cycle biologique. Ce sont deux temps qui s'affrontent: le premier est un temps divin et le second un temps humain.

Où veut en venir Marie-Claire Blais? Probablement à une vision historique du monde. C'est du moins à cause des associations suivantes que nous en arrivons à cette conclusion.

Dans un sens large, le cycle biologique tant masculin que féminin pourrait représenter la race humaine tandis que le cycle cosmique, très stable et cruel, pourrait facilement être le monde, l'histoire du monde. Nous nous retrouvons devant la race humaine face à son destin.

Dans ce sens, la décadence soulignée dans le cycle biologique peut prendre une signification terrible. Marie-Claire Blais semble poser la double question suivante: la race humaine dans toute sa déchéance va-t-elle s'anéantir, sans rien changer de la surface du globe? ou la déchéance de l'homme va-t-elle amener la destruction du globe?

Nous devenons donc symbolisés par Emmanuel. L'enfant nouveau-né suivra-t-il la trace faite par son éducation, son milieu, sa famille?

Le rapport entre l'individu et son milieu est le même que celui qui existe entre Emmanuel et sa grand-mère.

Grand-Mère Antoinette était si immense qu'il ne la voyait pas en entier. Il avait peur. Il diminuait, il se refermait comme un coquillage (16).

III- CYCLE DU TEMPS EVENEMENTIEL.

Les personnages, on l'a vu, vivent à l'intérieur d'un temps circulaire. Mais, fait plus grave encore, les personnages viendront aux prises avec un mouvement extérieur circulaire, c'est-à-dire avec le temps de l'action romanesque.

Marie-Claire Blais, en effet, a placé l'action de ses récits dans un temps circulaire, de sorte que les derniers événements du récit rappellent plus ou moins les premiers. L'action révèle à chaque instant son absolue contingence. Qu'elle prenne n'importe quel développement, qu'elle s'élargisse... qu'elle se rétrécisse..., le temps finit par faire un retour sur lui-même. Ce retour circulaire, Marie-Claire Blais le fait de deux manières différentes: réelle et symbolique.

A) D'une manière réelle d'abord, l'auteur crée un lien, une ressemblance entre l'événement du début et celui de la fin. Dans Le Jour est noir, les premiers événements et les derniers sont les mêmes. Qu'on en juge par l'histoire. Le premier événement, c'est la rencontre dans la forêt de Yance et de Josué encore enfants et la révélation de l'amour. Dans le dernier événement, c'est encore Yance et Josué qui se retrouvent après une longue

(16) Ibid., p. 8.

séparation et ils vivent de nouveau ensemble. Ce rappel est assez précis, car les retrouvailles de Yance et de Josué dans l'amour, à la fin du récit, répètent réellement le début du récit et la naissance de l'amour entre ces deux personnages.

Cette circularité du temps se retrouve aussi dans La Belle Bête. Le premier événement, c'est Patrice qui découvre sa beauté dans le miroir d'un lac:

Il ne devait trouver que sa beauté. Et il la découvrit. (...) Nu, splendide, Patrice restait à genoux et semblait vouloir disparaître au fond de l'eau. (...) Patrice se regardait et pour la première fois, il donnait un sens quelconque à sa beauté. Penché au-dessus de lui-même, il tressaillait de se sentir si net, si beau... Son unique qualité d'homme! Enfin, il leva les yeux, à jamais confident de ses propres traits. (...) Patrice se savait désormais beau et la beauté serait le but de sa vie. Patrice était devenu le Dieu de Patrice (17).

Mais ensuite, il est défiguré par sa soeur et placé à l'asile par sa mère. Et le dernier événement, c'est Patrice qui veut retrouver sa beauté. En s'évadant de l'asile, il a un but précis: retourner aux lieux de son enfance, à ce lac où la première fois, il avait découvert sa beauté. Et la circularité s'établit comme l'indique la fin du roman.

Alors comme il ne lui restait plus rien au monde que l'eau, il y plongea sa tête et descendit, pour y rechercher son beau visage d'autrefois.

Il était midi.

Dans le bleu du ciel qui succédait au bleu de l'eau, la belle bête retrouvait enfin son âme (18).

(17) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, op. cit., pp. 15-18-19.

(18) Ibid., p. 157.

B) D'une manière symbolique ensuite. Le dernier événement ne rejoint pas à proprement parler le premier; il ne fait que le suggérer d'une manière symbolique. Dans Vivre! Vivre!, le début du roman coïncide avec la fin. Au début, la grand-mère raconte les événements tragiques qui ont accompagné la naissance de Pauline. Sa petite fille "mauvaise" est née dans un cadre de tempête, la veille du Jour de l'An. Et à la fin du récit, le dernier événement relate une fois de plus cette fameuse tempête.

Nous avons à proprement parler deux naissances: la naissance de Pauline et la naissance de l'année. Mais ici, la circularité temporelle est plus vague et plus symbolique. On ne peut l'inférer que du fait de la fin ou de la naissance d'une nouvelle année, d'une ère tragique qui se prépare à la fin du livre et qui rappelle la naissance tragique de Pauline du début du livre. Deux présages de malheur encadrent le récit.

Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, le premier événement, c'est l'espoir du renouveau concrétisé par la naissance d'Emmanuel. Le dernier événement, c'est également l'espoir du renouveau; mais cet espoir reste symbolique. Il apparaît dans le fait que le printemps débute à la fin du récit. La circularité reste symbolique. On ne peut l'inférer que du fait de la fin de l'hiver, que du renouveau qui se prépare à la fin du livre et qui rappelle la naissance du début du livre. Exactement semblable à la structure de Vivre! Vivre! Dans cette optique, la circularité devient un rappel ... un renouveau ...

On peut, dans ce cas, l'induire aussi de la mort de Jean-Le Maigre, de la prostitution d'Héloïse..., car l'échec ou la mort chez Marie-Claire Blais ne sont souvent que des préfigurations du renouveau qui se prépare ou qui suivra.

Ce qui est frappant dans tout ceci, c'est que la circularité événementielle s'accorde parfaitement avec le temps biologique. Rien de gratuit ou de forcé dans les événements. Au début du Jour est noir, par exemple, les personnages sont jeunes et ils s'aiment: c'est le bonheur de l'Enfance... puis en vieillissant, ils se quittent: c'est la lucidité et, en dernier lieu, quand l'amour est fini, c'est la tristesse et l'obsession du moment premier. Dans La Belle Bête, la structure temporelle reste identique au Jour est noir et coïncide parfaitement avec celle du temps biologique. En ce qui concerne Patrice, le bonheur se situe au début du récit, dans l'Enfance... On montre sa beauté, puis la lucidité avec son cortège de tristesses, vient avec l'âge et en dernier lieu, quand il reconnaît qu'il a perdu définitivement sa beauté, vient le désespoir, alimenté par la hantise de la première époque.

Comme on le voit, le rythme temporel romanesque se confond avec celui du cycle du temps biologique... Mais fait remarquable et qu'on distingue sans peine, il coïncide aussi bien avec la thématique du bonheur. Autrement dit, le temps romanesque va suivre la cadence des moments de bonheur des personnages.

Car seule, la circularité événementielle ne serait d'aucune utilité et dépourvue de sens, si elle ne s'inscrivait dans la temporalité circulaire. La structure temporelle romanesque deviendrait vite un décor vide si elle ne contenait pas une toile de fond, si elle ne reposait pas sur une recherche fondamentale: le bonheur.

Il s'ensuit donc que retrouver la circularité dans le bonheur peut prouver non seulement l'hypothèse de la circularité romanesque mais aussi éclairer le cours du temps des personnages. Or, si le temps événementiel, comme on l'a dit tantôt, épouse la courbe du bonheur ou du moins suit la

cadence des moments de bonheur des personnages, il va de soi que c'est vers ces moments-là que les personnages vont retourner. Par conséquent, si le temps revient au début, c'est parce que justement le bonheur est situé au début.

A cet effet, on remarque que les personnages vont revenir à cette époque jugée pleine de leur vie. Aussi le retour du temps est-il situé dans ce cas au début du récit et coïncide avec le bonheur comme dans le roman Le Jour est noir, de même que dans La Belle Bête. Nous établissons pour ces romans deux schémas de la structure temporelle en fonction de la thématique du bonheur. (Voir schéma 2-3).

Il n'en sera pas cependant toujours ainsi. On voit plutôt que les moments de bonheur se sont déplacés graduellement sur la ligne temporelle selon les romans, en l'occurrence dans Tête Blanche, où c'est la période médiane qui représente pour le héros la plénitude du bonheur. C'est donc vers elle que par la suite le personnage principal se retournera. (Voir schéma 4).

L'on peut se demander si ce retour des personnages à leur première époque fera revivre vraiment l'amour connu dans leur enfance. Vont-ils retrouver le bonheur? A vrai dire, ils ne le retrouvent pas. C'est le lecteur qui, en comparant deux tableaux semblables, a l'impression de reconnaître dans la deuxième scène, les moments d'enfance vécus dans la première. Donc, les personnages eux-mêmes ne parviennent pas à améliorer leur sort d'une manière réelle. Patrice, Tête Blanche, n'accèdent pas à leur ancien bonheur, c'est toujours le lecteur qui établit un rapport de similitude entre les derniers moments du récit et les premiers. On constate l'impossibilité pour le personnage de revenir à son point de départ. Patrice, Josué,

Schéma 2

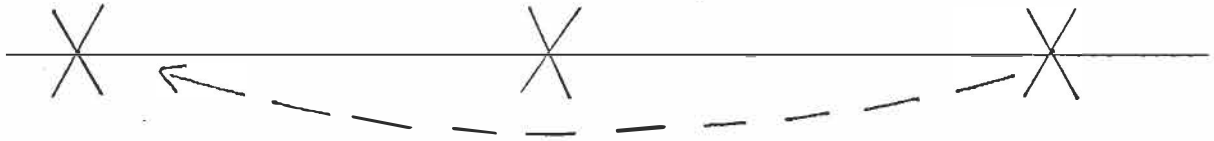
Structure temporelle en fonction de la thématique du bonheur.

LE JOUR EST NOIR.

Bonheur
de l'enfance

Lucidité

Obsession du
moment premier



Le bonheur est raconté d'abord. La lucidité vient ensuite. En dernier lieu, vient la tristesse et surtout la hantise de la première époque.

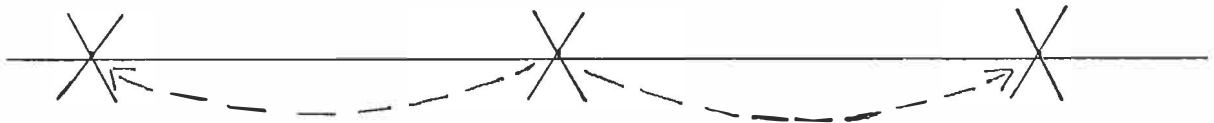
Schéma 3

LA BELLE BÊTE. (schéma pour Patrice)

Bonheur de
Patrice:
beauté et idiotie

Patrice
défiguré

Mort sereine
de Patrice



Le bonheur de Patrice se situe au début du récit. On montre sa beauté et son idiotie. Il se situe également à la fin, brièvement, dans la mort recherchée.

Tête Blanche, ... restent donc des êtres hantés par un bonheur lointain: la beauté et les amours perdues de leur enfance.

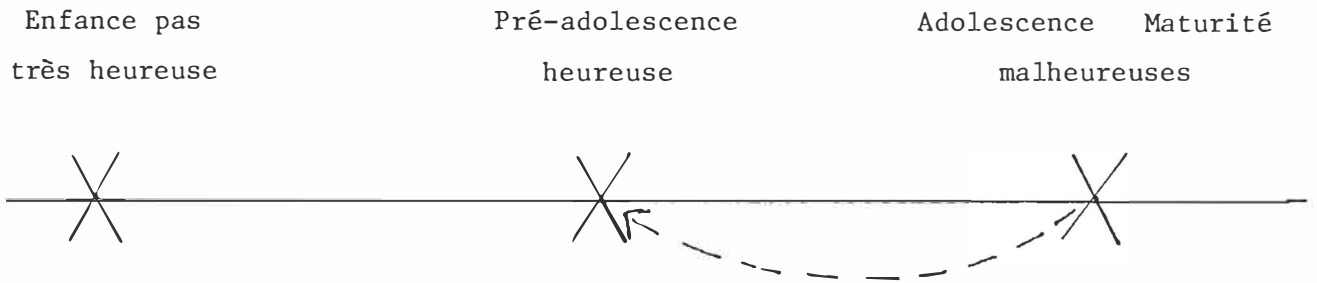
Pour d'autres personnages, le bonheur sera recherché dans le présent ou du moins dans un futur immédiat: le bonheur se déplace donc encore une fois sur la ligne temporelle. Dans ce cas, le bonheur prend généralement forme de révolte comme dans David Sterne ou prend forme dans des sortes de destruction comme dans La Belle Bête lorsque Isabelle-Marie défigure Patrice ou lorsqu'elle incendie la ferme. (Voir schéma 5).

La ligne temporelle se déplace encore et le bonheur cette fois-ci sera de plus en plus recherché dans le "futur", un futur en dehors de la ligne de la vie, en dehors de la structure temporelle. Dans ce cas, l'espoir d'un bonheur s'estompe sur la ligne de la vie... Peut-on même parler de bonheur? Tout au plus, on pourrait prétendre que ce "bonheur" se trouve postulé derrière la volonté d'anéantissement et dans la mort recherchée des personnages. Ainsi en est-il de Paul et Frédérik dans L'Insoumise (Voir schéma 6), de Jean-Le Maigre dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel; de David Sterne... Leur espoir se trouve donc placé dans un "hors-temps". Les personnages s'écroulent alors dans l'avenir puisqu'ils ont l'impression de ne jamais connaître d'autre issue, puisqu'ils ne peuvent ni revendiquer, ni revivre le bonheur du passé.

C'est donc dans le passé (Josué, Yance, Patrice) ou dans un futur vague (Frédérik, Paul, Jean-Le Maigre,...) que les personnages se plongent. Il arrive même que le passé et le futur s'unissent pour engendrer le bonheur. Patrice et Paul, par exemple, recherchent leur bonheur passé dans une mort espérée. On voit bien le temps circulaire... puisque le bonheur "illumine" à la fois du passé et de l'avenir.

Schéma 4

TETE BLANCHE.

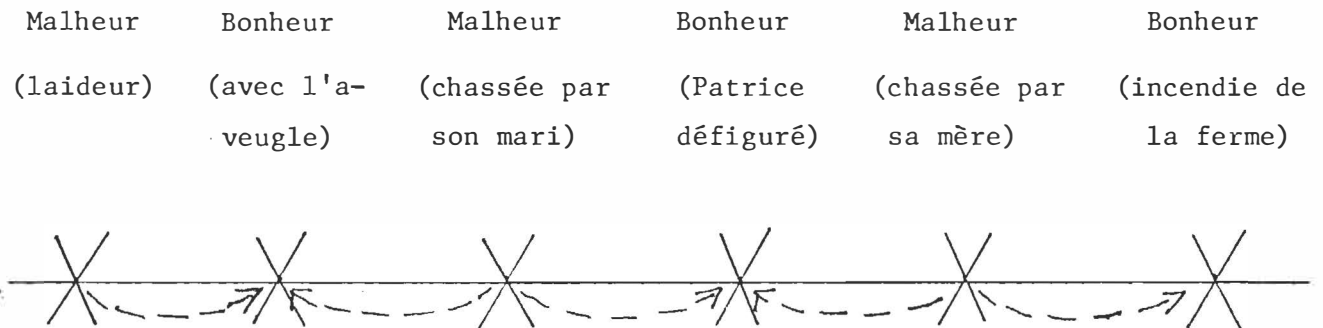


La période intermédiaire représente le moment de plénitude et de bonheur.

C'est vers elle que, par la suite, le personnage principal se retournera.

Schéma 5

LA BELLE BETE. (schéma pour Isabelle-Marie)

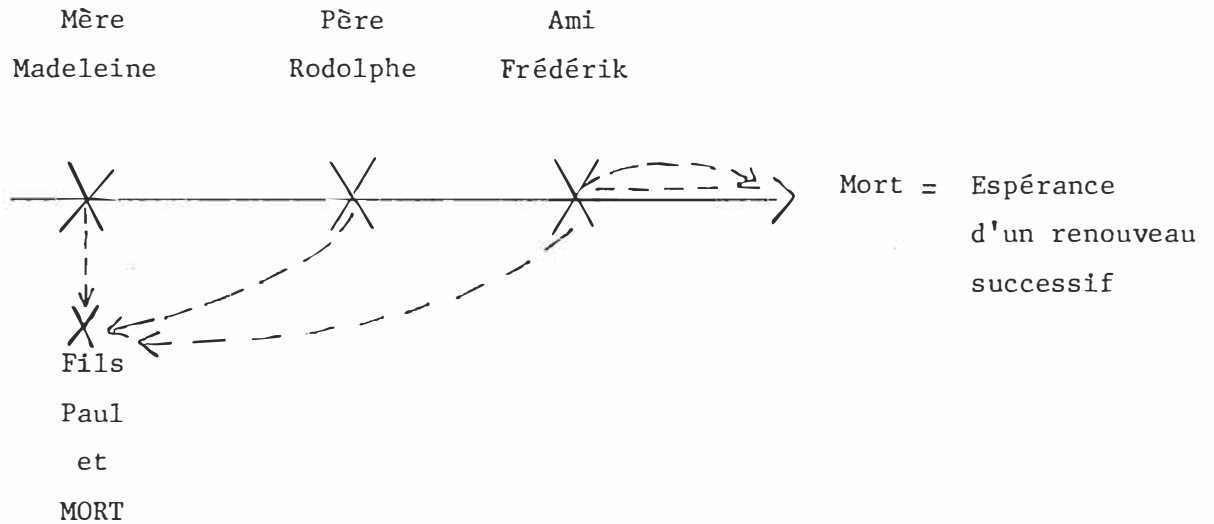


Le bonheur éclaire à différents endroits le cours du temps d'Isabelle-Marie.

D'abord, l'aveugle lui fait croire en sa "beauté". Puis, elle éprouvera une étrange joie à défigurer Patrice. Enfin, elle retire une bizarre satisfaction de l'incendie de la ferme. Bonheur destructif. Entre temps, Isabelle-Marie éprouve de la tristesse et tend vers les moments du bonheur passé ou avenir ou vers les deux à la fois.

Schéma 6

L'INSOUMISE.



Ici, il n'y a pas de bonheur, à proprement parler, mis en question. Tout au plus, peut-on prétendre que ce "bonheur" se trouve postulé derrière la volonté d'anéantissement de Paul et de Frédéric.

Par rapport à Frédéric, "le bonheur" illumine donc à la fois du passé et de l'avenir.

Qu'importe... on remarque seulement que le temps romanesque dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais suit la courbe qui est celle de la vie. Il s'est déplacé, il est vrai... il a évolué... mais pour toujours revenir à son point de départ. Et, dans ce sens, le temps événementiel suit exactement le temps cosmique. Car puisqu'il revient comme les personnages à sa phase initiale, le temps du récit donne l'impression de ne pas progresser.

Ainsi noté, le temps événementiel a l'air d'être irréversible, immobile... Il reste la coordonnée sérieuse à côté des êtres sans logique, déshumanisés. Car, il faut le dire, les êtres qui peuplent l'univers de Marie-Claire Blais sont loin d'avoir une conception cohérente du temps.

Sa mère écoute. Demain, à la même heure, on prononcera encore les mêmes paroles, et elle aura encore ce léger mouvement de la tête, ce signe de protestation silencieuse pour défendre Jean-Le Maigre, mais comme aujourd'hui elle écouterait, ne dira rien, elle s'étonnera peut-être que la vie se répète avec une telle précision... (19)

Tel qu'on le constate, ces pauvres gens sont stables au point qu'ils tournent en rond. Leur seule attache sera le point de départ. Mais à cause de l'absence du temps linéaire (puisque Marie-Claire Blais l'a éparpillé en moments distincts et non continus - pointillés -) les personnages ne peuvent avoir une vision saine des êtres et des choses. D'où l'impossibilité d'organiser leur vie et de prendre possession de leur bonheur. Mais à cause aussi de l'absence de durée (puisque les personnages sont aux prises avec un mouvement cosmique) ils stagnent. Leur mémoire défaille, la confusion règne. Jean-Le Maigre, par exemple, a beau vivre dans un séminaire, il passe presque

(19) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 14.

tout son temps à rêver... à écrire... La mère dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel oublie les noms de ses enfants morts.

Mais à mesure que les heures passaient, ma mère confondait les noms, les événements, et les morts valsaient confusément devant ses yeux. (Elle pensait à Gemma, mais sans le savoir, elle voyait Olive à la place, le petit crâne sanglant d'Olive écrasé sous la charrue de mon père. Et Gemma? Ah! Le jour de sa première communion, oui, disparue, comme ça, dans sa robe de dentelle!)

Gemma, Barthélémy, Léopold, elle avait encore les chaussons de laine de ce lointain Barthélémy qu'elle n'était pas sûre d'avoir mis au monde, mais qu'importe! (20)

Patrice, pour sa part, ne pense à rien: ce qui est un tour de force remarquable!

Leurs perceptions temporelles ont perdu toute précision, toute logique. Ils ne se rendent plus très bien compte du temps qu'il fait, de l'heure qui passe, de la situation dans laquelle ils se trouvent, du trou où ils agonisent:

Mais pendant que Madame Octavie comblait Héloïse de souliers, de robes, de corsets (Oh! Mon Dieu, quelle maigreur, enlevez-moi ça!) la jeune fille avoua en rougissant qu'elle ne savait faire que de la soupe - de la soupe aux pois, (...), puisque j'ai passé ma jeunesse au couvent, dans la prière et le recueillement, Madame Octavie. Madame Octavie déclara en secouant sa large poitrine recouverte de bijoux (...) que la prière n'était pas une chose nécessaire, dans sa maison, la cuisine non plus.

Elle dit ouvertement, inutilement d'ailleurs puisque la jeune fille ne comprit rien dans sa pudeur: "je ne sais pas si vous l'avez remarqué, mais vous êtes dans un bordel, mon enfant, il est encore temps de

(20) Ibid., p. 53.

retourner au couvent, si vous en avez envie. Ici, ce n'est pas un endroit pour les petites filles (21).

On le voit, le troisième élément du temps objectif est là, dans cette opposition violente entre, d'une part, un temps implacable, fatal et, d'autre part, des héros déshumanisés, incapables d'avoir une perception habituelle du monde. A côté de ces personnages sans raison, ce temps circulaire reste donc la seule coordonnée sérieuse d'un monde en délire, dont la folie vient se briser sur cet écran, sur cette barrière invisible et solide.

En somme, le temps logique renforce le caractère délirant des personnages de Marie-Claire Blais, et ces personnages déshumanisés rendent, par antithèse, cette logique excessive.

Ainsi par sa structure même, le temps événementiel reste la fatalité qui pèse sur tous les personnages. Voilà la grande caractéristique de ce temps. Il forme une muraille contre laquelle les personnages en vain se débattent... et dans ce sens, il devient responsable à son tour de la désintégration du bonheur. C'est ce que le temps du récit tend à prouver. En somme, il coince les personnages par un passé impossible à atteindre (l'enfance) et la seule voie qu'il leur offre, c'est de les amener vers l'anéantissement ou la mort.

IV- CYCLE DU TEMPS REPETITIF.

Il est intéressant de noter que, dans cette circularité, les moments temporels se répètent. On dirait que le temps avant d'aboutir fait halte et piétine. Il se répète avant de se déployer... pour revenir à son point d'origine.

(21) Ibid., pp. 110-111.

A l'intérieur de ce cercle, il s'établit donc une répétition. Ceci est assez évident dans la plupart des romans de Marie-Claire Blais. Dans Le Jour est noir, on découvre un temps objectif répétitif, c'est-à-dire que le récit pourrait être divisé en deux parties, miroir l'une de l'autre. Première partie: c'est l'amour-échec de Yance et Josué à 20 ans. Deuxième partie: c'est aussi l'amour-échec de Roxane et Jessy à 20 ans. Retenons toutefois que le premier échec est cause du second.

Autre exemple dans L'Insoumise: l'histoire de Frédérik reflète celle de Paul. Frédérik veut concrétiser ce qui n'était qu'un rêve pour Paul: aller chercher la mort sur les champs de bataille.

Dans David Sterne, le même récit est exposé plus de deux fois. Ainsi l'histoire de chacun des trois héros du roman forme en quelque sorte trois tableaux semblables où le lecteur a l'impression de trouver dans chacun les mêmes éléments qu'il découvrira dans les autres: même angoisse, même vision du monde, même destinée.

Mais il arrive que, négligeant les détails, Marie-Claire Blais répète ou ne fait que suggérer les données essentielles d'un récit dans un autre récit.

Dans La Belle Bête, le mépris de la mère pour Isabelle-Marie (sa fille laide) fait écho à son mépris futur pour Patrice défiguré. Dans le même roman, Anne, la fille d'Isabelle-Marie est bien le sosie de sa mère: aussi laide, aussi privée d'affection que sa propre mère (Isabelle-Marie) l'a été.

En général, les moments répétitifs sont nombreux quand ils s'expriment par la conduite des personnages ayant vécu et passé par les mêmes voies,

les mêmes conditions, les mêmes événements que ceux qui vivent présentement.

Un tableau nous est présenté par Marie-Claire Blais:

Les Roberta Anna Anita avancèrent comme un lent troupeau de vaches, chacune entourant de ses larges bras une espiègle petite fille aux cheveux tressés, qui, dans quelques années, leur ressemblerait, et qui, comme elles, soumise au labeur, rebelle à l'amour, aurait la beauté familière, la fierté obscure d'un bétail apprivoisé (22).

et plus loin, en parlant de Jean-Le Maigre:

J'ai hérité moi-même de l'esprit aventureux de mon frère, et comme lui, je laisserai derrière moi des reliques qui pourriront dans la poussière, LA POUSSIÈRE DES TEMPS, si l'on veut -- (23)

De telles répétitions adiptiques se retrouvent dans tous les romans de Marie-Claire Blais.

Mais quelle est la signification profonde de ce temps répétitif - à part sans doute - celui de vouloir montrer la monotonie lassante de la vie et l'absurdité de nos gestes? Marie-Claire Blais en souligne deux effets.

Les personnages vont subir en premier lieu les lois de la fatalité. Et la fatalité: c'est la maladie, la misère et la condition d'être mutilés. Dans ce cas, l'on peut se demander si Marie-Claire Blais n'érige pas le passé biologique comme un maître qui conditionne la vie des personnages ou qui définit leur psychologie. Jean-Le Maigre serait-il un poète-né et c'était donc bien son destin de se nourrir du suc des rêves? Héloïse serait-elle une masochiste dans son entité? Voici comment Marie-Claire Blais trace

(22) Ibid., p. 34.

(23) Ibid., p. 54.

son portrait:

Dès l'enfance, Héloïse a manifesté cet amour de la torture. Quand tout le monde trayait les vaches autour d'elle, Héloïse, à genoux dans le foin, méditait, les bras en croix, ou bien regardait jaillir des gouttes de sang de ses doigts transpercés d'aiguilles. Combien de fois ma grand-mère ne lui a-t-elle pas arraché des mains le glaive et la couronne d'épines dont elle s'accablait pieusement le vendredi (24).

Tout son monde intérieur n'est que jouissance ou désir qu'exalte la souffrance. Amoureuse donc de tout ce qui touche de près ou de loin à la mortification physique et morale, elle aimera le couvent parce qu'il y faut une "héroïque patience", le sacrifice qui s'exalte dans le jeûne; c'est pourquoi encore elle rêve de viol, et se fait prostituée après avoir été religieuse afin d'être ce qu'elle "est". Josué, l'amant de Yance dans Le Jour est noir, serait-il un enfant de brume, un rêveur qui n'appartiendra à personne?

Est-ce donc la fatalité de ce que nous sommes qui pèse sur tous les personnages et qui les voue à la destruction? Bien plus, est-ce donc la fatalité biologique qui peut nous "expliquer" et expliquer un "présent" qui nous échappe? Bien entendu, cela existe dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais; mais il y a autre chose dans le temps répétitif.

En second lieu, les personnages restent conditionnés par leur entourage; ils subissent plutôt leur milieu, c'est-à-dire la famille, l'école et la religion et, dans ce sens, ils seront voués à l'aliénation.

Dans les deux cas, Marie-Claire Blais refuse donc complètement l'évolution des personnages puisque tous les actes qu'ils feront seront loin

(24) Ibid., p. 28.

d'être entièrement d'eux-mêmes: ils sont conditionnés biologiquement et socialement. Ils ne peuvent, en conséquence, évoluer, parvenir à maturité. Il y a aliénation et destruction de l'individu.

Le meilleur exemple de cet état de fait demeure Emmanuel: "Il a su que cette misère n'aurait pas de fin, mais il a consenti à vivre" (25). Il accepte de vivre non par enthousiasme mais par résignation. Et il vient de naître! C'est d'ailleurs le premier des deux seuls actes de liberté qu'il fera de toute son existence: il a choisi de vivre et il choisira de mourir. Tous les autres actes qu'il fera seront loin d'être entièrement de lui-même, car il devra obéir à Grand-Mère, à son père, à la maîtresse d'école, au curé...

Peu ou pas de liberté individuelle, de liberté de parole et d'action. Tout acte spontané est vivement réprimé... Bien plus, tout acte accompli par les enfants depuis leur naissance est sévèrement jugé.

Il s'exerce sur eux de continuels jugements et des jugements partiels. Ils se sentent ainsi coupables de tout ce qui se fait ou se dit, s'est fait ou s'est dit, se fera ou se dira. Cela se retrouve même dans leurs rêves et il existe en eux une peur de dormir par crainte de rêver! On n'a qu'à citer Héloïse qui se voit trahie par tous ceux et celles qui l'ont aidée dans ses "entreprises" et qui est jugée ensuite par eux. Au bordel chez Mme Octavie Embonpoint, seul endroit où elle pouvait donner l'amour qu'elle possédait, encore une fois toute la société du village la condamnait ainsi que ses compagnes et même Mme Octavie aux "Flammes Eternelles".

(25) Ibid., p. 9.

Il en est de même de Jean-Le Maigre qui, déjà à sa naissance, était jugé par la société représentée alors par M. le Curé.

Cet enfant-là va rougir avant de faire son premier péché mortel, je vous le dis. Et pour les péchés, je m'y connais, celui-ci, Dieu lui pardonne il en commettra beaucoup (26).

Plus tard, M. le Curé qualifiera d'orgueil l'ambition de tout connaître de Jean-Le Maigre. Plus tard aussi, il sera mis en prison pour avoir mis le feu à l'école du rang. Encore là, ce ne seront pas les raisons de ses actes mais le fait: il a incendié...

En somme, comme les lois de la fatalité, tout un ensemble de préjugés et de jugements étouffe l'individu, l'aliène. Il n'en est jusqu'à la religion. Il y a le péché, le vice et la vertu, le ciel et l'enfer, le diable et le bon Dieu qui "assomment" l'enfant dès sa naissance par les "défenses de"... C'est ainsi que dans une société aliénée à la base, non seulement les enfants mais aussi les adultes souffrent d'une aliénation constante, reprise à chaque naissance et à chaque saison. Seule une évasion reste possible: la mort.

Pourtant, même la mort ne laisse pas les gens tranquilles et libres. Les parents, les professeurs, les inconnus même s'y mêlent... Dans David Sterne, Marie-Claire Blais passe en revue tous les jugements portés sur son héros bien après sa mort.

On parle d'eux. On y pense peut-être avec un peu de tendresse mais toujours en les jugeant, jusqu'à ce qu'à travers les âges, on finisse par

(26) Ibid., p. 51.

oublier qu'ils ont vécu et même là, ce sont d'autres qui sont venus après eux et qui sont morts, dont on parle et que l'on juge encore, qui sont encore aliénés. Le cycle se perpétue donc même après la mort. On ne sort pas de cette circularité.

Au terme de ce chapitre, le temps est venu de nous résumer, de confronter les différents cycles du temps romanesque dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais. On a trois temps circulaires: d'abord, un rythme temporel modelé sur le rythme cosmique, c'est-à-dire un temps cosmique circulaire inscrit dans le cycle des saisons et de la rotation de la terre. On recommence toujours l'année ou la journée... elles nous ramènent au même endroit, mais chaque année et chaque jour n'est pas le même.

Puis, il y a évolution... car on "vit" dans un temps biologique, temps "perçu" par les personnages comme destructeur et qui les entraîne insensiblement. Le tout est ceinturé par un autre temps que l'on pourrait dénommer circulaire-répétitif. On ne s'échappe pas et on n'avance pas dans ce temps.

En réalité, les trois aspects du temps que nous avons étudiés sont indivisibles de sorte que la configuration sur laquelle le rythme temporel de l'oeuvre se base est le cercle. C'est un cercle qui enferme l'oeuvre.

Il y a deux aspects symboliques qui s'y rattachent. D'abord, le cercle symbolise le dynamisme évolutif de l'oeuvre, la tension énergétique que projette l'oeuvre dans ses directions ultimes. Et le centre de force qui se déplace sur ce cercle s'arrête sur trois moments importants. (Voir schéma 7). On a un cercle dont les deux extrémités essaient de se rejoindre... dans une tentative de continuer à fermer le cercle. L'oeuvre serait-elle

par conséquent une démarche désespérée pour retrouver le bonheur du début après avoir passé par la mort?

Jean-Le Maigre est-il mort pour permettre la renaissance d'Emmanuel? De même Emile représenterait-il la mort à laquelle Pauline Archange doit passer pour "sa" résurrection? L'oeuvre serait-elle dans ce sens une "Descente aux Enfers"? Une oeuvre qui se dévore elle-même pour se réengendrer et qui réalise dans notre société contemporaine ce que nos philosophes appellent le mythe de la résurrection de la cosmogonie?

Ensuite, l'aspect symbolique du cercle s'attache à l'identification de ces trois moments forts avec les états d'âme selon la période du jour, les moments de l'année, les périodes de la vie. (Voir schéma 8). Nous avons trois pôles principaux comme indiqués et l'on peut, à partir de ces trois aspects non seulement comprendre la démarche de Marie-Claire Blais, mais réaliser que l'oeuvre elle-même s'élève à des hauteurs mythiques qu'il serait bon de souligner.

La première étape du cercle: c'est l'enfance. L'oeuvre de Marie-Claire Blais ressort de la clarté de l'enfance: c'est le début du cycle. Associée au bonheur du "début", l'enfance reste un temps primordial et peut être considérée symboliquement dans l'oeuvre par l'aube et le printemps. Et le désir de retourner à la première enfance deviendrait un désir de retour au sein maternel. Dans ce sens, l'oeuvre de Marie-Claire Blais peut être rattachée à l'archétype de la terre-mère.

Le temps bascule et l'on arrive à la deuxième étape: c'est la vie de l'adolescent ou de l'adulte, qui apparaît comme la destruction de la candeur de l'enfance et du rêve des origines. Associée au présent, à la lucidité,

Schéma 7

CYCLE TEMPOREL.

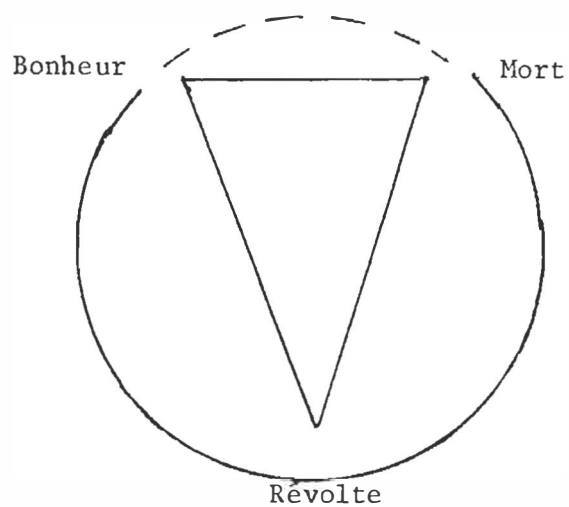
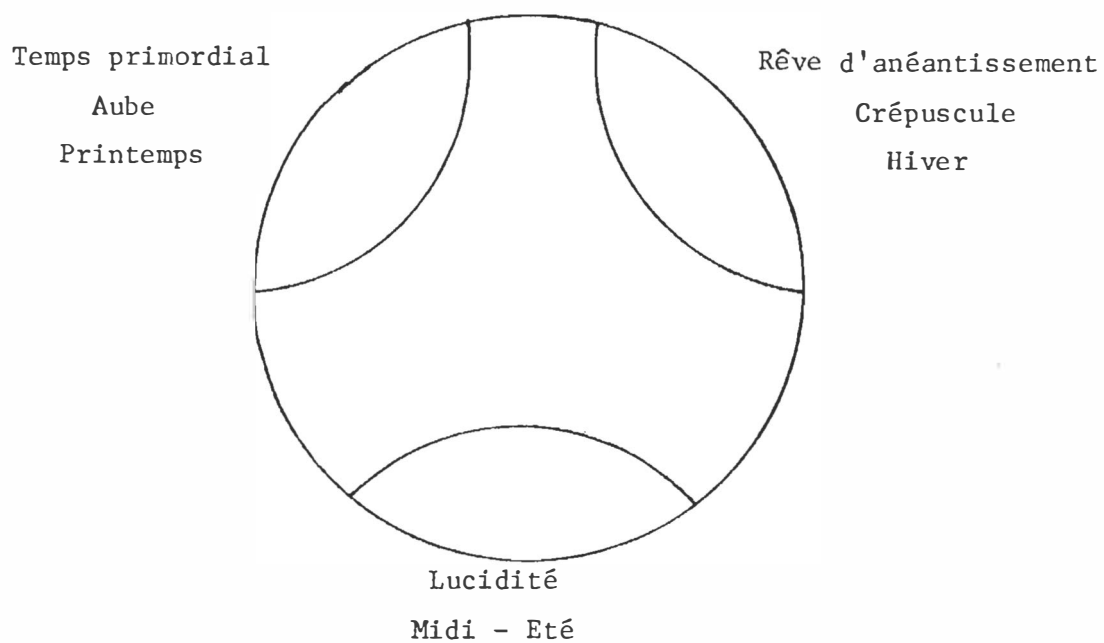


Schéma 8

CYCLE SYMBOLIQUE.



c'est l'heure de la connaissance, de la prise de conscience de la réalité vécue, ce temps d'aujourd'hui dur et écrasant qui symboliquement peut s'identifier au midi et à l'été. C'est la fin du bonheur, c'est la condition de malheureux. A ce sentiment, à cette lucidité, à cette prise de conscience, les personnages ne peuvent que se révolter contre tout un monde de refus: la famille, l'éducation, la religion qui les a aliénés. Un monde responsable de leur malheur... et qui les a privés de la possibilité d'aimer.

Le centre de force se déplace et l'on arrive à la troisième étape, c'est-à-dire à celle de l'évasion. L'espace et le temps se rétrécissent... et ce micro-espace et le temps qui piétine provoquent chez les personnages des sentiments de nostalgie du "présent éternel" de l'enfance. On veut réintégrer le passé par l'analyse des faits passés pour en corriger la déviation afin de se délivrer de la vie actuelle. Mais le retour au passé étant impossible, on le fait seulement en rêve. On abandonne volontairement la lucidité, on essaie d'oublier les jours noirs par l'espérance de jours meilleurs. Ce sont des moments privilégiés qui ne sont que des haltes. Mais le rêve de l'homme n'est qu'un feu d'artifice. Bientôt, les illusions tombent. En rêvant, on demeure lucide. On sait qu'on rêve.

Donc, l'essai de réintégrer le passé (fut-ce seulement en rêve) aboutit à l'échec. L'enfance est morte à jamais. Il n'est pas question de retrouver le bonheur par le retour en arrière. C'est le triomphe du temps vécu sur le temps mythique. On souhaite précipiter alors le temps... aller au devant de la mort volontaire.

En résumé, les personnages de Marie-Claire Blais s'étant sentis à l'étroit dans leur inconfortable présent ont cherché à s'en évader par la contemplation des bonheurs passés. Mais le passage du temps, la souffrance qui

en résultait, les a arrachés à cette satisfaction.

Fuir le temps n'est que la recherche, le désir de réintégrer la position foetale, de revenir à l'état prénatal... C'est pourquoi l'oeuvre de Marie-Claire Blais se rattache à l'archétype de la terre-mère.

CHAPITRE 2

TEMPS PSYCHOLOGIQUE

SOMMAIRE:

Dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, le temps psychologique est celui qui conditionne véritablement le temps du récit. Nous en relevons trois caractéristiques:

D'abord, le dédoublement du temps crée chez les personnages une dualité intérieure qui les désitue par rapport aux autres et par rapport à eux-mêmes. Ensuite, c'est l'envahissement du passé qui accentue davantage le repli sur soi et exprime le détachement du monde extérieur.

Enfin, c'est le retour à l'état de conscience première qui, en coupant l'homme de lui-même, va achever sa rupture cosmologique.

La remarque que nous pouvons faire immédiatement est que le temps éprouve deux dimensions principales: un temps extérieur ou objectif, celui de la montre, et un temps intérieur ou psychologique, celui que l'on retrace dans les pensées des individus.

Les personnages, on l'a vu, vivent dans un temps circulaire qui les emprisonne et les étouffe. Les barreaux de cette prison sont solides et ne permettent aucune évasion possible. Bientôt et pour redoubler encore la souffrance et même l'absurdité, les personnages vont devenir eux-mêmes les artisans de leur propre esclavage. Ils tissent eux-mêmes la toile qui les emprisonne dans un mouvement intérieur circulaire.

Nous avons vu que le temps réel du récit est plus court que la durée effective du récit. Ainsi, une saison dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel est un temps court par rapport à la durée du récit qui évoque toute l'histoire d'une famille sur plusieurs années. En effet, comment les personnages pourront-ils vivre toute la durée du récit? Le temps intérieur qui est constitué par la mémoire, les souvenirs ou le rêve... va suppléer à cette carence. C'est là une caractéristique importante chez Marie-Claire Blais où "l'intérieur" conditionne le temps du récit.

Dans l'ensemble de l'oeuvre de Marie-Claire Blais, le temps ne vit que dans et par la perception des personnages. Il y a donc entre la perception du personnage et le temps, un lien d'interdépendance. C'est ainsi que le temps sera intimement lié à la conscience des personnages ou si l'on veut mis sous la dépendance de leur subjectivité.

I- LE DEDOUBLEMENT DU TEMPS.

Du point de vue de la perception du temps, il y a ou non-coïncidence ou coïncidence partielle entre la temporalité objective et la temporalité intérieure. Ce rapport entre les deux temporalités se retrouve dans tous les romans de Marie-Claire Blais. C'est-à-dire que si à chaque moment les personnages sont en partie présents aux événements qui surviennent, dans le

"même temps", ces mêmes personnages ont tendance à s'accrocher ou à s'évader dans le passé, soit par le biais du souvenir, soit par celui du rêve.

On peut dire que le temps psychologique a deux visages. A chaque moment les personnages ont deux attitudes différentes. D'une part, leur attention est sollicitée par les événements qui se déroulent en face d'eux; d'autre part, à chaque moment, ils sont hantés par le souvenir du passé. Quand Yance, par exemple, dans Le Jour est noir, a son bébé, elle mêle les réflexions sur le présent (sur son enfant qui vient de naître) et sur son passé (c'est-à-dire, la découverte de l'amour dans la forêt: soit l'enfance).

En somme, dans cette expression temporelle, il n'y a pas deux temporalités distinctes mais une opposition entre deux états de conscience du personnage. Opposition entre conscience actuelle et passée du temps. Cette opposition résulte de deux plans temporels opposés: l'un (le présent) étant réel et l'autre (le passé) basé sur la mémoire ou le rêve et devenant ainsi mythique.

Ainsi, le passé mythique sera donc grossi devant un présent qui apparaît comme parent pauvre ou n'ayant pas assez de consistance, dépourvu d'intérêt. Tous les héros sont ainsi dédoublés dans le temps. Citons quelques exemples. Lorsque Jean-Le Maigre écrit son autobiographie au Séminaire, ne renouvelle-t-il pas son passé dans sa vie présente? Héloïse qui devait devenir la "sainte" de la famille vit peut-être davantage le présent que Jean-Le Maigre, mais s'en évade parfois par ses rêves sexuels. David Sterne, Tête Blanche, Pauline Archange... n'échappent pas à la règle. Eux aussi cherchent à oublier le présent par un passé qu'ils essaient de revivre.

Les personnages vivent à la fois le passé et le présent. Autrement dit, leur temps intérieur ne correspond pas avec leur temps réel. Ils ont l'impression d'être jeunes et vieux en même temps. Et cette non-concordance est une source de souffrance, de repli perpétuel pour eux.

Dans Le Jour est noir, on rencontre deux êtres, Yance et Josué, qui sont adultes mais qui restent enfants. Au plus profond d'eux-mêmes, ils n'ont pas changé: leur amour est toujours le même. C'est le temps objectif qui les a changés. Il a donné à Yance un enfant et des responsabilités d'adulte, celles du devoir maternel. Ce sont des responsabilités qu'un enfant ne peut assumer et c'est pourquoi ces mêmes obligations rappellent sans cesse à Yance sa maturité ou son âge physique. Puis, comme intérieurement Yance est demeurée cette jeune enfant dans l'amour de Josué, il se forme un conflit en elle-même, un conflit provoqué par l'absence de correspondance entre ce qu'elle "est" foncièrement et ce que concrètement elle devrait être pour faire face à ses responsabilités de mère et d'épouse.

Patrice subit la même situation à la fin de La Belle Bête. Il est physiquement vieilli, enlaidi et pourtant, intérieurement, il reste cantonné dans son enfance où il était beau et jeune, chéri de sa mère. Son temps biologique ne fait donc pas son temps intérieur. C'est en fait comme s'il s'était intérieurement fixé à un moment de sa vie et qu'il y restait accroché pendant que le temps objectif continue à passer. Par conséquent, on a dans le même individu deux temps dissidents, deux temps qui ne correspondent pas.

Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, on peut dépeindre ce dédoublement chez Héloïse. Elle est femme, travaille au bordel où du moins son corps y est, mais son esprit vit dans son passé enfantin lorsqu'elle découvrait

une passion interdite: celle de la masturbation physique autant que morale. En somme, adulte, au bordel physiquement, elle recherche la même sensation qu'elle avait connue enfant, enfermée dans sa chambre. Dans le présent biologique, elle recherche son enfance. Il y a également dédoublement du temps parce que sa vie reste fixée à ce passé, à son enfance... Seul son corps a vieilli.

On aurait pu prendre comme exemple, Pauline Archange ou Isabelle-Marie ou Madeleine... D'abord, les personnages vivent un temps biologique qui est le moment présent, mais ils le vivent seulement avec leur corps tandis que leur temps intérieur reste prisonnier du passé.

Une constante se dégage donc de l'oeuvre et c'est le dédoublement du passé, axé sur le dédoublement des personnages eux-mêmes, qui vivent présentement leur passé. En fait, le rapport entre le temps objectif et le temps intérieur se fait presque inconsciemment. En d'autres termes, les personnages des romans établissent des liens, vivent tout simplement dans le présent, sans nécessairement que le présent habite leur intérieur. Ils sont là, mais ils sont aussi ailleurs. Ils agissent mais leurs actes ne sont pas vraiment des projections de leur coeur ou de leur esprit.

C'est ainsi que la coexistence du passé et du présent crée une sorte de dualité qui s'installe très tôt dans la conscience des personnages. Le témoignage de Jean-Le Maigre est significatif à ce propos: "L'air était brûlant, le soleil était chaud sur ma poitrine, mais j'avais encore froid, comme à l'orphelinat" (1).

(1) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1965, p. 71.

Ce rapport entre temps objectif et temps intérieur est souvent un rapport de contradiction extrême. Les enfants, par exemple, ne comprennent pas la cause de ces dissonnances, de ce mal voisinage du temps. Ils ne peuvent que constater un état de fait. C'est ce qui fait dire à Jean-Le Maigre: "J'ai perdu l'appétit. Le plus triste, c'est que moi qui étais si gourmand - j'ai soudain perdu l'appétit" (2).

Cette dualité temporelle va désituer le personnage face aux autres (le monde extérieur) et face à lui-même (ses propres sentiments) en le rendant comme une masse confuse et informe, en le rendant incapable de s'identifier. On comprend alors pourquoi lorsqu'il est obligé de communiquer avec le monde extérieur ou avec les autres, il éprouve une gêne, une difficulté purement intérieure. Pauline Archange est ici un exemple probant:

J'éprouvais alors une pitié rebelle pour cette femme jeune, déjà atteinte dans sa santé, brisée par le travail, dispersant vite mes pensées toutefois dans une rêverie glacée où elle n'aurait aucune part, craignant de me laisser émouvoir par ce front pâle penché sur ma page éclaboussée d'encre, craignant, plus que tout, de rompre notre fragile lien de pudeur et de silence, par ce geste de consolation qu'elle attendait de moi, lui confirmait ainsi que nous n'appartenions pas à la même race meurtrie (3).

En somme, le rapport qui existe en est un de fuite vers l'intérieur. Des sentiments que les personnages ressentent mais qu'ils ne veulent ou ne peuvent à aucun prix faire ressortir. L'illustration la plus frappante, c'est néanmoins Jean-Le Maigre qui la fournit.

(2) Ibid., p. 73.

(3) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1968, pp.24-25.

En lui monte un appel vers les autres, vers la tendresse qu'il est incapable de donner. En lui, il y a la présence d'une joie, mais il ne peut la ressentir... Il reste prisonnier de lui-même et à travers lui-même de l'éducation janséniste qu'il a reçue, éducation de refoulement.

L'individu ne peut alors que se couper volontairement de ce monde, - le fuir - ou cacher son impuissance sous des airs qui ne correspondent pas à sa vraie nature. Ainsi, Grand-Mère Antoinette, qui prend ce masque de bourreau et de dictateur, demeure foncièrement sensible et aimante:

Disparaissez, je ne veux plus vous voir, ah! quelle odeur, Mon Dieu!

Mais elle leur distribuait avec quelques coups de canne les morceaux de sucre qu'ils attendaient la bouche ouverte, haletant d'impatience et de faim, les miettes de chocolat, tous ces trésors poisseux qu'elle avait accumulés et qui jaillissent de ses jupes, de son corsage hautain. "Eloignez-vous, éloignez-vous", disait-elle (4).

Il y a derrière cette carapace que le milieu lui donne, une bonté, un amour refoulé. Cet exemple est frappant où, à travers les coups de canne, transpire son amour des enfants qu'elle dit haïr. A la mort de Jean-Le Maigre, par ailleurs, elle se plaint de la dépense qui l'oblige, mais elle est la première à vouloir lui acheter "une belle tombe", beaucoup de messes, beaucoup de fleurs" (5).

On le remarque, les pulsions d'amour sont reliées aux pulsions de haine. Les deux aspects, amour et haine, existent dans le même individu.

(4) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 10.

(5) Ibid., p. 83.

Cette ambivalence ou si l'on veut cette non-coïncidence entre les deux temps s'explique aisément. C'est un mécanisme de défense qui permet aux individus de faire face à des situations menaçantes; c'est une réaction consciente plus souvent qu'inconsciente permettant au "moi" ou au psychique de retrouver momentanément son équilibre. C'est la loi de l'effet.

Le Septième est un autre exemple où l'innocence intérieure côtoie la brutalité extérieure afin de se protéger contre ceux qui l'entourent.

Dans son innocence, le Septième se comparait à Martin le Tueur, et montait un à un les degrés de la révolte, durcissait ses poings dans ses poches, et promenant autour de lui un regard fauve plein d'orgueil et de crainte (6).

Les enfants n'ont pas le choix. La vie noire qu'ils mènent les force souvent à se revêtir de peaux qui ne leur appartiennent pas vraiment, mais qui les protègent contre les autres, leur servent de bouclier en quelque sorte. C'est pourquoi, privés de tendresse et d'affection, ils déploient leur désir d'amour inassouvi par une violence qui, en fait, n'est pas la leur:

... le Septième et moi, voulions devenir des bourreaux d'enfants. Nous avions beaucoup d'idées pour les punitions, et un grand besoin d'exercer notre vengeance sur des plus faibles que nous (7).

Même Emmanuel, le vieillard-né, est contraint de se protéger du froid en se disant qu'il faut s'habituer à tout. "... il lui semblait soudain avoir une longue habitude du froid, de la faim, et peut-être même du désespoir"(8).

(6) Ibid., p. 67.

(7) Ibid., p. 71.

(8) Ibid., p. 9.

Les personnages de Marie-Claire Blais refoient donc en eux-mêmes leurs sentiments d'amour, de souffrance et d'innocence afin de se donner des airs de durs sous lesquels ils se protègent: effet de la misère omni-présente!

Mais ce mécanisme de défense, à savoir cette ambivalence ou cette dissociation du temps empêche les individus de "se" comprendre, de comprendre les autres. Incapables de s'extérioriser, ils restent repliés sur eux-mêmes et cessent de vivre.

II- ENVAHISSEMENT DU PASSE.

Les personnages ne revivent pas seulement le passé dans le présent, mais leur passé revient parfois avec une telle intensité qu'il submerge le présent au point de devenir le personnage principal de certains romans de Marie-Claire Blais. C'est le cas, par exemple, de Pauline Archange.

Il ne s'agit pas ici d'évocation au sens ordinaire du mot, mais d'une sorte de pesée constante de ce qui fut sur ce qui est. Il faut dire que ce qui est "réel", c'est le passé. Il est réel parce qu'il est toujours là, parce qu'il habite les personnages, et, si l'on peut dire, c'est lui qui est présent.

Lorsque nous disons que le présent signifie le passé, il faut entendre que c'est le héros lui-même qui se sent ainsi sous l'emprise du passé qu'il ne peut abolir et, chez Marie-Claire Blais, ce n'est pas seulement le passé des personnages qui vient dans le présent, mais c'est aussi le passé du Québec. Par conséquent, un personnage de Marie-Claire Blais ne repense pas seulement à son passé, il le vit tout simplement.

Ainsi devant faire face à ce passé qui forme bloc, le présent se brise, s'éparpille et n'est pas vraiment vécu. La présence même de ce passé atrophia le présent.

Aussi les personnages ne sentent pas leur vie comme organisée mais se sentent écrasés par un passé impossible à analyser. C'est pourquoi le monde de Marie-Claire Blais est un monde où l'homme n'existe qu'écrasé. Mais cet écrasement vient et de l'intérieur, c'est-à-dire de la non-coïncidence des deux temps: intérieur et objectif, et du flux du passé.

En effet, à faire refluer les impressions d'il y a dix ou quinze ans, à faire refluer le temps, à mourir avec les mêmes impressions avec lesquelles ils sont nés, à faire des mouvements en cercle pour ne pas s'éloigner de la base, pour ne pas se déraciner, les personnages finissent par limiter leur contact avec le monde extérieur. Ainsi vu, le dédoublement du temps paraît annihiler tous les efforts des personnages ou devient responsable de l'échec de la possession du monde matériel, de leur présent et de leur bonheur... et pousse les personnages au désespoir et à la mort. Inversement, cet autisme, ce détachement de la réalité est fortement accompagné d'une prédominance plus ou moins absolue de la vie intérieure. De plus en plus absorbé par sa vie intérieure, le personnage sera de moins en moins attentif à la vie ambiante.

... je lui parle de la vie extérieure qui se meut malgré son chagrin. Mais elle semble disparue du monde (9).

Hors du passé, les personnages semblent dépossédés: dépossédés de l'amour, de la tendresse gratuite de leur prime âge. Toutes les solutions

(9) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1962, p. 35.

viennent du passé. Tout part et revient à l'enfance et les personnages, après un long et pénible tâtonnement, constatent la défaite de leur monde présent. C'est d'ailleurs ce qui fait dire à Yance: "Que reste-t-il de possible entre nous? Le passé, peut-être" (10).

Les déterminations temporelles, on le voit, sont ici exagérées, précisées jusqu'à l'absurde. Sans doute, à trop amplifier, Marie-Claire Blais fait voir l'obsession, la hantise, la fatalité. Les personnages n'ont qu'un passé. Mais ce passé devient un carcan. Il est manifestement onéreux de laisser au passé, seul maître de la situation, d'expliquer ou d'excuser aujourd'hui et demain, pour faire face aux obligations du monde adulte. Tous les efforts dans ce sens demeurent vains. Raphaël et Josué, Patrice et Isabelle-Marie, Jean-Le Maigre et Héloïse... désespèrent chacun à sa façon; ils continuent à avancer dans ce monde qu'ils ignorent, à l'aveuglette, sans conviction. La maison des morts, c'est la mort de l'enfance. "Nous étions heureux. Nous ne le sommes plus" (11).

Alors, bien sûr, il ne leur reste plus qu'à fuir leurs souvenirs, à taire leur passé, comme le fait, par exemple, David Sterne. Mais enfin, les souvenirs ne se laissent pas chasser comme cela, ils reviennent en traîtres au moment où l'on s'y attend le moins, à propos de tout et de rien. "Et on se hâte de se souvenir, croyant se hâter d'oublier" (12). Louise ne peut s'empêcher, en regardant dans le miroir, de penser à sa jeunesse,

(10) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1962, p. 60.

(11) Ibid., p. 52.

(12) Ibid., p. 79.

Grand-Mère Antoinette de penser à Jean-Le Maigre, Josué ne peut se détacher du souvenir de son enfance passée au bord de la mer, Yance et Patrice ont toujours et malgré eux les yeux ouverts sur les fenêtres du passé.

Et puis, fuir le passé n'est possible qu'en se rejetant encore davantage dans le présent où l'on étouffe, qui est infiniment plus triste même que ce passé qu'on vient de quitter. Et puis, comment nier le passé? Car, si le passé peut s'abolir, c'est qu'il importait peu tout comme l'est alors le présent, qui lui aussi sera nié, supprimé par les instants futurs.

On part alors à la recherche d'un passé impossible à nier (Patrice), un passé qu'on ne pourrait condamner, un passé net et solide auquel on voudrait que le présent ressemble, grâce auquel l'espoir d'échapper à la condamnation du futur serait permis. Et, quand on croit le tenir, on s'en gargarise, on essaie de le revivre. Ainsi en est-il lorsque Pauline Archange, délaissée, abandonnée de tous et de toutes, se rappelle la seule amitié qu'elle a eue, la seule tendresse qu'elle a connue avec Séraphine Lehout; - lors de la promenade sur l'Ile Noire qui évoque pour Yance et Josué leur amour d'autrefois; - lorsque Tête Blanche revit son amour et les moments qu'il a passés avec Emilie; lorsque Geneviève chante encore pour son frère Nicolas mort; - lorsque Patrice, amené à l'asile, défiguré et à moitié fou, passe la plus grande partie de son temps à rêver au lac de son enfance; - lorsque Jean-Le Maigre, tuberculeux et mourant, se met à ressasser les moments héroïques de son enfance: "Jean-Le Maigre aimait se rappeler sans fin toutes ces heures disparues..." (13) .

(13) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 25.

Mais malheureusement, là encore, la victoire est de courte durée; car en fin de compte, ce passé-là était peut-être trop solide, en comparaison de la fragilité du présent. C'est ce passé qui, inversement, va souligner à la fois l'ampleur et l'incohérence actuelle. Encore une fois, l'antithèse aura été trop forte entre le bonheur enfoui et la souffrance de l'heure. Le bonheur n'est qu'un bonheur perdu.

Ainsi donc, on n'en sort pas: nier ou oublier le passé, c'est bientôt nier le présent, donc en dénoncer l'absurdité; le récupérer, cristalliser le bonheur de jadis, c'est souligner la fragilité et la tristesse de la situation actuelle.

III- RETOUR A L'ETAT DE CONSCIENCE PREMIERE.

Il va sans dire que la rupture avec le monde social et humain (le monde extérieur) n'a pas seulement pour cause le dédoublement du temps. Les personnages vont eux-mêmes élargir cette rupture en rétrécissant leur temps intérieur, par un retour perpétuel sur eux-mêmes. C'est ce que nous appelons le retour à l'état de conscience première.

Marie-Claire Blais pratique, en effet, le retour à un état de conscience première par le procédé de la circularité. C'est ainsi qu'un personnage revient à son état premier après être passé par une série d'autres sentiments qui s'enchaînent les uns les autres, qui s'attirent les uns les autres. Dans ce cas, le premier et le dernier sentiment sont vraiment les mêmes.

Dans "L'Insoumise", par exemple, Madeleine, avant de lire les manuscrits de son fils, et Rodolphe, avant d'apprendre la mort de Paul, témoignent à son égard d'une certaine indifférence. Cependant, après sa mort, tous deux

changent d'attitude; ils éprouvent un besoin de le connaître. Mais, par la suite, ils retombent dans l'indifférence et, oubliant leur fils, s'abîment à regarder des films "interdits" et à lire des livres "licencieux".

Cette circularité au niveau des sentiments s'explique par le fait que nous sommes en présence d'êtres incapables de faire face à la réalité, des êtres qui portent continuellement un masque.

Observons avec un peu de détails comment, d'une part, ce "temps intérieur" forme une certaine circularité vis-à-vis de Paul et comment d'autre part, il conditionne leur perception vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres personnages.

Au début de son récit, Madeleine avoue n'avoir jamais désiré découvrir son fils; elle ne le connaît que superficiellement. Cependant, quand elle pénètre dans sa vie par la lecture de son journal intime, elle découvre avec surprise comment il la "voit"; elle, qu'il ne semble jamais regarder. Comme elle se regarde, l'intérêt qu'elle porte à pénétrer la vie de son fils est motivé par la peur qu'il ne connaisse le secret de sa liaison passée avec Camille. Donc, c'est moins pour connaître la vie de son fils que pour sauvegarder et protéger son secret. Mais découvrant l'amour de Paul pour Anna, elle éprouve successivement des sentiments de jalousie et de crainte que son fils ne lui échappe. Semblant comprendre enfin le rôle éphémère d'Anna dans la vie de Paul, elle revient, en apparence du moins, à ses sentiments du début, c'est-à-dire au moment où elle ne tenait pas à découvrir son fils. L'a-t-elle saisi quand il se révélait à travers son journal intime? De toute façon, il lui échappe tout à fait maintenant qu'il est mort; puisqu'elle dit à Frédérik: "Vous reviendrez, n'est-ce pas? demanda Madeleine, vous nous

parlerez encore de lui? Nous le connaissons si peu..." (14) Et puis, c'est l'indifférence totale. Maintenant c'est Marc, son autre fils, qui remplace Paul, comme le note Rodolphe; il ira même jusqu'à lui poser cette question: "- Mais enfin, chérie, n'est-il pas ton fils? -- Oui, il l'était autrefois, dit-elle" (15).

Il est possible de dégager une certaine circularité des sentiments de la mère. D'abord, de l'indifférence, elle passe successivement par la curiosité, la jalousie, la crainte... pour retomber enfin dans l'indifférence.

Le même phénomène se produit pour Rodolphe. Il est d'abord indifférent aux difficultés ou aux joies intimes de son fils. Ce qu'il voit en lui, ce sont ses ambitions trompées: son fils ne veut pas suivre la voie qu'il lui a tracée. C'est pourquoi il apprend la mort de Paul d'une manière froide, agacée même. Il constate simplement que son fils lui a encore une fois désobéi. Il a, pour son malheur, refusé de se plier à la volonté de son père.

Paul m'avait désobéi. Je lui avais défendu de faire cette excursion dans le Nord. Il ne m'avait pas écouté. (...) Mon indifférence était sombre et hautaine, ..." (16)

Il est profondément déçu dans ses aspirations de père. Mort, son fils ne deviendra jamais le grand médecin qu'il aurait voulu faire de lui. Donc, tout ce qu'il voit de lui, c'est ce qu'il a refusé d'être. Mais maintenant, il est mort et plus aucune espérance n'est possible. Que lui importe de connaître son fils puisqu'il a refusé ses conseils jusqu'à la fin! Avec le

(14) Blais, Marie-Claire, L'Insoumise, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1966, p. 83.

(15) Ibid., p. 92.

(16) Ibid., p. 66.

temps, l'absurdité de la mort de Paul le saisit... et réalisant qu'il ne verra plus son fils, qu'il ne pourra jamais le connaître, la rancune qu'il gardait au fond de son coeur s'estompe peu à peu. Puis, il commence à s'intéresser à ce fils qu'il a perdu quand il découvre que Paul avait quelqu'un dans sa vie.

Mais soudain, j'avais la certitude que Paul avait aimé quelqu'un et cela modifiait considérablement ma vision de lui. S'il avait aimé, cela signifiait qu'il était capable de désir, de faiblesse et de courage. Des formes nouvelles s'ajoutaient à l'apparence du jeune homme que j'avais connu. Il embellissait, s'animait avec plus de finesse dans mon esprit (17).

Donc, désirant découvrir en son fils des motifs de fierté, il sera poussé par un désir de plus en plus accentué de mieux le connaître... N'est-ce pas son image qu'il veut voir en son fils ou plutôt, ne voit-il pas en son fils l'image qu'il aurait aimé voir? Aussi, il invite Frédéric à venir chez lui avec l'espoir que celui-ci lui fera comprendre les façons de penser et d'agir de Paul. Mais un jour, le doute s'insinue dans son esprit et il craint d'avoir découvert une liaison secrète et inavouable entre Paul et Frédéric. Il doute donc de son fils, il doute de tout le monde. Il découvre Paul tour à tour coupable et innocent. Avec une soif réelle de certitude, il se rend chez Frédéric pour le forcer à tout avouer jusqu'aux moindres détails. Mais quand il s'aperçoit que Frédéric ne peut lui apporter aucune certitude quant à la valeur morale de son fils, Rodolphe se convainc qu'il lui est inutile de continuer à chercher. "Je devais me nourrir de cette lumineuse possession et ne rien demander de plus" (18). Il ne sera

(17) Ibid., p. 74.

(18) Ibid., p. 97.

jamais sûr de rien. Il préfère retourner à son indifférence et à son égoïsme: "... je chérissais mon bonheur égoïste, ma certitude, mon silence..." (19).

Là encore, il est possible de dégager une certaine circularité des sentiments du personnage. De l'indifférence, il s'éveille à la curiosité que suscite la vie intime de Paul. Puis, il passe à la tendresse. De là, à la réflexion et à l'inquiétude au sujet des mœurs sexuelles de son fils; enfin, viennent le découragement et l'indifférence. Notons que ce découragement provient d'une impuissance à faire coïncider la temporalité objective avec la temporalité subjective.

Successivement, Madeleine et Rodolphe ont essayé de comprendre leur fils. Mais, ne le voyant qu'à travers eux-mêmes, ils ont dû constater qu'en fin de compte, ils ne peuvent jamais saisir son âme: "Et de Paul, qu'ai-je connu? Sinon qu'il n'était pas heureux..." (20)

Paul revit encore une fois pour nous par le récit de Frédérik. Ce dernier non plus n'a pas compris les aspirations de Paul. Son récit qui débute à la mort de son ami est un constant retour en arrière. Il nous montre l'évolution de l'amitié entre les deux jeunes gens. Cette amitié est au début bénéfique pour Paul à qui Frédérik réussit à donner le goût de la lecture et de la réflexion. Devenant toutefois trop exclusive, elle se transforme en jalousie et en haine: "Je me plais à idéaliser son image parce qu'il n'est plus, mais je le hais" (21).

(19) Ibid., p. 97.

(20) Ibid., p. 97.

(21) Ibid., p. 101.

Et plus tard, quand Frédérik songe à tous ces événements, il lui arrive encore "de désirer voir en lui un héros" (22) et de vouloir suivre son exemple. Là encore, on perçoit une circularité dans les sentiments du narrateur en même temps que l'impossibilité de comprendre ou de connaître. Car, comme les autres personnages, Frédérik a désiré "voir" son ami conformément à l'image qu'il s'est fait lui-même de lui.

Des trois personnages, le plus près de Paul, aucun ne le comprend donc. Chacun est aveuglé par son "temps intérieur"... Certes, Marie-Claire Blais nous démontre ainsi qu'il est à peu près impossible de connaître quelqu'un à fond. Même nos propres enfants, nos meilleurs amis nous échappent. Peut-être parce qu'il est difficile de dépasser les apparences pour rejoindre la réalité intérieure des autres? Il n'y a pas, au fond, de différence entre les trois personnages dans leur position existentielle. Tous les trois "voient" de l'intérieur. Lorsque Madeleine, par exemple, voit Paul, elle le voit sentimentalement en fonction de ce qu'elle ressent pour "elle".

Nous ne considérons pas étrangère à la méthode de l'auteur, la vie de David Sterne, Pauline Archange, Tête Blanche, Jean-Le Maigre, Yance. Tous les personnages sont vus sur le même plan et décrits comme les premiers.

Ainsi, poussée par la jalousie qui s'est manifestée dès le début envers son frère, et son désir de l'enlaidir, Isabelle-Marie, dans La Belle Bête, va secrètement concrétiser son ignoble acte et ce après avoir passé par les sentiments les plus divers: pitié, indifférence, oubli même avec Michael... Parallèlement à cette circularité de la haine, nous pouvons parler de celle de la solitude qui ressort chez Isabelle-Marie qui, après avoir

(22) Ibid., p. 116.

connu la solitude dans son enfance, va connaître l'amour avec son mari, ce sa mère, dans son travail... pour revenir à la solitude finale quand elle sera chassée par son mari, par sa mère et finalement de son travail.

La circularité des sentiments de Patrice est étrangement semblable à celle de sa soeur. Face à l'adversaire Lanz, il couvait "quelque rancune obscure" (23). Puis, ce sera le dédain, la douleur, la fuite, la violence et finalement le meurtre.

Le problème de tous ces personnages, - puisqu'ils reviennent toujours à leur premier sentiment, - c'est qu'ils restent prisonniers d'eux-mêmes. Le drame ne provient pas du fait que le temps cyclique ramène toujours au "je" et empêche le personnage de sortir de lui-même, mais parce que le personnage ne comprend pas que c'est lui le premier responsable. C'est son comportement excessivement introverti qui suscite à son endroit des attitudes agressives.

Un exemple assez révélateur est donné au quatrième chapitre de La Belle Bête, lorsque Isabelle-Marie, dans un cas rare de lucidité, explose d'indignation à la face de sa mère:

Tu ne m'as jamais aimée et tu n'as pas su que ton fils était un idiot, une bête... un beau corps. (...) Mère, je te méprise parce que tu n'as cru qu'en ta maudite beauté (24).

Repliés sur eux-mêmes et ruminant leurs idées, c'est à partir de leurs

(23) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, Ed. Le Cercle du livre de France, Ltée, Montréal, 1968, p. 37.

(24) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, op. cit., pp. 131-132.

"obsessions" que les personnages "voient" les autres et vivent les événements.

Tu vas mourir si tu continues à pas manger comme ça, c'est ça que tu veux, mourir? (...)

Mais ce n'est pas vraiment à ma mort que ma mère pensait, mais à la sienne dont l'extrême pauvreté de ses forces semblait refléter l'image dans les cernes de ses yeux...

(...) C'est ainsi que ma mère, trop fière pour se résigner à cette image honteuse, me reprochait amèrement les signes de sa maladie qu'elle retrouvait en moi... (25)

Cette impuissance qu'éprouvent les personnages de ne pouvoir "sortir" d'eux-mêmes s'explique du fait que les instants des héros ne sont pas en synchronisation avec ceux des autres. L'émiettement temporel dont on a parlé au premier chapitre l'explique pleinement. Placés, en effet, dans un temps non-continu où chaque instant affirme son autonomie, les personnages ne peuvent se sentir "accordés" ou solidaires de ceux qu'ils étaient auparavant. Leurs idées et leurs sentiments ne peuvent par conséquent s'intégrer dans une chaîne dont on pourrait prétendre qu'elle suit un cheminement. C'est ainsi que l'action et les réactions des personnages semblent indifférenciées et ne jamais progresser. Tous les personnages de Marie-Claire Blais manquent de synchronisme; et ce manque se retrouve même au niveau de l'écriture:

Pomme cachait son poing mutilé dans sa veste.
Lève la tête, disait l'Oncle Armandin, il faut être brave, hein, tu es un homme! Emmanuel n'avait plus froid. Le soleil brillait sur la terre (26).

(25) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., pp. 25-26.

(26) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 128.

Nous remarquons sans peine que les éléments de la phrase ne suivent pas une continuité temporelle. Autrement dit, chaque moment se donne pour une bulle d'instants absolument libérés de l'écoulement du temps.

Par conséquent, comme l'individu n'a pas de continuité dans le temps, il n'est plus possible d'en dégager une progression ou de lui faire prendre un autre ordre que celui qui découle de son orientation déterminante! Tout le problème est là! Les personnages ont un passé, une conscience, mais ils ne se sentent pas continués. A quoi sert alors ce passé, cette conscience? A se sentir gratuits et déterminés?

Bien plus, comme l'individu n'a pas de continuité, il en résulte qu'à tout instant les personnages sont obligés de se resituer face au monde, d'avoir une prise de position nouvelle en face des choses, de chercher de nouveaux moyens et de nouvelles raisons de vivre. Et ne pouvant définir la réalité extérieure ou la décrivant sans cesse différemment, ils achoppent fatalement. Le monde extérieur devient une réalité gênante, difficulté que les personnages n'arrivent pas à éliminer de leurs préoccupations. Il devient aussi une obsession.

Ainsi, coupés de la société par la non-synchronisation, les personnages désorientés se replient sur eux-mêmes. Leur monde devient un bloc fermé qui a leurs propres dimensions intérieures. Ainsi vu, le temps à force de concentration subjective se rétrécit et les individus restent comme des étrangers même à leur famille, perdus dans la marée humaine. La conscience étant vide de tout - sauf de la souffrance - et l'individu étant immobile, le monde extérieur apparaît donc comme hostile, clos, figé... Et cette réalité extérieure ne fait que renforcer le sentiment d'isolement et d'incommunicabilité... Le cercle est définitivement bouclé.

Ce manque de synchronisme qui pousse au repli s'explique de la même façon que celui de la dissociation du temps. C'est un mécanisme de défense. Les individus se replient sur eux-mêmes parce qu'ils ne peuvent ou n'osent pas sortir "d'eux-mêmes" de peur d'être assaillis par la honte. Car les sentiments sont enfermés dans des cages de principes et de morale qu'il ne sied pas ou qu'on refuse à l'individu de montrer. L'enseignement de la Mère Saint-Scholastique dans les Manuscrits de Pauline Archange en témoigne:

... telle l'image agrandie du catéchisme sur le tableau de l'école, une dédaigneuse paupière sous laquelle se réfugiait avec autorité l'oeil de Dieu brillant de malice et de dureté. "Ce regard partout vous regarde et vous guette", disait Mère Saint-Scholastique, accrochant d'un air satisfait son oeuvre barbare au tableau, et cet oeil, en effet, comme une horloge boudeuse, jamais ne nous laissa de repos, marquant chaque heure de notre éternité scolaire d'une placide contemplation de toutes les fautes commises, ou que nous avions l'intention de commettre dans les années à venir (27).

Non seulement les personnages n'osent pas sortir d'eux-mêmes, mais ils n'osent sortir tout court, aller voir ce qui se passe autour d'eux. Parce que ce monde de honte est aussi un monde où règne la peur, l'injustice.

Tenant mon frère par la main, je longuais les murs dans la crainte que l'un de ces grands tueurs à la crinière jaune qui m'arrachait ma couverture la nuit, et volait mon pain sec le jour, me plonge son poignard au milieu du dos. Ce n'était pas un orphelinat, c'était une jungle (28).

(27) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., p. 15.

(28) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 69.

Isabelle-Marie avait treize ans. (...) Irritée, elle ravalait ses violences, son coeur criant justice (29).

Cette réaction des personnages en est une de refoulement. Et qu'est-ce que le refoulement si ce n'est une dénégation consciente mais simple des faits extérieurs, une volonté qui consiste à vouloir nier le conflit intérieur. On entend ce que l'on veut entendre, on se coupe du réel. Aussi les personnages agissent-ils comme s'il n'y avait pas conflit. Cette dénégation équivaut en quelque sorte à un refus du monde réel, du temps objectif. Elle veut dire encore que les personnages ont pris conscience du monde extérieur et de sa laideur, qu'ils se rendent compte de l'échec de leur vie puisque c'est toujours l'univers réel qui leur sert de tremplin pour accéder au monde intérieur.

Et cet univers réel, ils le veulent pur, sans tache. Il se résume pour Jean-Le Maigre à la santé; pour Tête Blanche à la tendresse; pour Patrice et Isabelle-Marie à la beauté... On conçoit alors que la perte de leur "idéal" leur fasse perdre du même coup la coïncidence du temps intérieur qui avait pour source la réalité. Ainsi, la perte de beauté pour Patrice crée en lui un vide, une absence d'être: "Patrice sombra à l'intérieur de lui-même, au plus creux de son néant" (30). Son monde intérieur ne pouvant s'accrocher sur un fait réel, il cherche à refuser la réalité, à refuser le présent destin, à fuir par le temps imaginaire.

(29) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, op. cit., pp. 11-17.

(30) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, op. cit., p. 88.

On le voit, le temps psychologique ne correspond pas au temps physique et c'est, à notre avis, la clé pour pénétrer la réelle personnalité des héros, qui face à un monde de haine, de dégoût et de mépris, sont brimés psychologiquement.

CHAPITRE 3

TEMPS IMAGINAIRE

SOMMAIRE:

Pour parer aux ravages du temps objectif et intérieur, Marie-Claire Blais utilise le temps imaginaire sous une double forme: réelle et symbolique.

D'une manière réelle, les personnages emploient comme moyen de résistance la négation du temps, la fuite ou la dénonciation. Comme toutes ces armes se révèlent limitées dans leur efficacité, les personnages vont au bout de leur rêve et finissent par confondre le réel avec l'imaginaire. Leur subconscient étant mis à nu, le rêve devient révélateur de leur conflit intérieur.

D'une manière symbolique, les personnages sont tendus vers les deux pôles de la circularité. D'un côté, c'est le retour au Paradis perdu par la quête d'un idéal, donc un désir d'arrêter le temps, l'immobiliser pour rester enfant. De l'autre, c'est l'anéantissement comme moyen de libération, donc un désir de voir le temps couler plus vite pour aller vers la mort.

Quelle est, en somme, la signification symbolique du temps imaginaire? Est-ce l'anéantissement total ou l'espoir d'une renaissance?

Le temps imaginaire ne repose pas sur la réalité. Il a pour fondement le rêve, le désir ardent, un projet... Il peut aussi reposer sur le temps intérieur. De toute manière, il est hautement symbolique. Ce temps a une grande importance dans la vie des personnages. Dans leur monde fermé sur lui-même, c'est la seule porte de sortie. Car, quand l'action est "rentrée", quand le champ de conscience s'est rétréci, quand l'affectivité ne se décharge pas..., l'imagination et le rêve apparaissent dès lors comme le substitut de leur subjectivité non réalisée.

Le cycle du temps imaginaire peut se faire de deux manières différentes: d'une manière réelle et d'une manière symbolique.

D'une manière réelle, l'imaginaire est un moyen de parer aux souffrances des personnages, de résister aux difficultés, aux incursions du monde objectif. Car dans leur souffrance d'individus désitués, le rêve devient une virtualité du moment présent. Autrement dit, l'être qui rêve s'aide directement à vivre son présent. Il est le bien des "dépossédés" quand le présent et l'avenir leur sont refusés.

Quelle tentation, dès lors, pour tous ces personnages de fuir leur conflit, le monde réel et de s'installer confortablement, par le rêve, dans un idéalisme plus ou moins conscient, un idéalisme qui soit l'expression de leur désir.

Dans cette optique, le rêve pour les personnages de Marie-Claire Blais devient un moyen facile de se refaire une nouvelle vie. "Je n'ai pas le courage de la vérité. Je ne veux pas briser le cristal noirci du rêve" (1).

(1) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, Ed. du Jour, Coll. les Romanciers du Jour, Montréal, 1962, p. 29.

Ainsi, Yance se refuse à accepter la réalité et trouve un réconfort dans l'imaginaire. C'est aussi le cas de Paul qui n'ose affronter un présent absurde. "Paul lui-même écrivait pour rire, afin de se créer un monde plus vivant que celui qu'il rencontrait chaque jour" (2). C'est le cas de Jean-Le Maigre qui n'ose faire face à la maladie, à la faim; c'est celui également de Tête Blanche, de Louise... qui veulent échapper à la souffrance provoquée par le passage des années.

Le rêve apparaît donc comme un refuge, une sorte de voyage vers un bonheur perdu et permet d'assurer aux personnages - tout comme le temps intérieur - un équilibre bénéfique. Momentanément, bien sûr! Car cela ne change rien aux données fondamentales de leur existence. Et tôt ou tard, l'illusion tombe et on assiste au réveil brutal de la réalité, d'autant plus brutal que les personnages de Marie-Claire Blais ont des périodes d'intense lucidité: "Je rêve...", dit Jean-Le Maigre. "Oui, je maudis tous ces rêves qui viendront dans l'esprit de Josué, brisant sa réalité et la réalité de l'enfance" (3), dit à son tour Yance. Ces personnages savent qu'ils rêvent. L'expression "cristal noirci du rêve" de l'exemple précité, exprime bien que cette lucidité est déjà un empêchement à l'évasion. C'est dans cet état de rêve éveillé que se révèle en partie l'échec de ce premier moyen de défense que Marie-Claire Blais a donné à ses personnages contre la souffrance.

Mais si l'on abandonnait la lucidité? Si les héros de Marie-Claire Blais se contentaient de vivre exclusivement dans leur monde imaginaire en

(2) Blais, Marie-Claire, *L'Insoumise*, Ed. du Jour, Coll. Les Roman-
ciers du Jour, Montréal, 1966, p. 27.

(3) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 51.

excluant le monde objectif, ne pourraient-ils pas tirer un meilleur parti de la situation? Leur monde deviendrait donc exclusif à leur intérieur "idéel" et apparaîtrait ainsi comme une transformation volontaire ou inconsciente de la réalité. Comme Patrice, pour qui ce n'est pas son visage qui est laid, mais bien le miroir. De la même façon, Isabelle-Marie se persuade qu'elle est belle: "Je serai sans doute belle à force de le vouloir" (4).

Mais l'être qui rêve pour essayer de vivre "son" rêve est déjà blessé. Car cette fuite du temps objectif équivaut à une négation du temps; c'est le temps qu'on veut abolir. Toutefois, les personnages de Marie-Claire Blais ne réussissent presque jamais à nier le temps dans sa totalité, autrement leur fuite du monde actuel les mènerait presque fatalement dans un nouveau temps, ce qui est impossible... De plus, loin de nier le temps, ils sont forcés de l'admettre. Car, tôt ou tard, ils constatent que le temps a laissé des marques, des empreintes purement matérielles, des stigmates tant physiques que psychologiques qui les mettent face à cette évidence: le temps coule. Dès lors, les personnages réalisent l'échec et les supercheries du rêve. L'individu prend conscience. Son "moi" n'arrive pas à se fixer.

Et pourtant le vrai but, le but ultime, c'est de sortir de soi-même, atteindre le monde extérieur, participer avec autrui à la vie sociale. Le rêve d'Héloïse quand elle idéalise son avenir ne fait aucun doute là-dessus.

(...) tandis que s'épousaient en elle les bonheurs qu'elle avait eus dans le passé (...) et que son imagination rafraîchie lui révélait ceux de l'avenir. (Sous le brûlant soleil de l'été, elle allait en chantant sur la route, auprès de camarades vêt-

(4) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, Ed. Le Cercle du livre de France, Montréal, 1968, p. 56.

tues de robes claires et de chapeaux de paille -
ou bien elles sautaient toutes ensemble, comme
dans un gâteau gigantesque et parfumé - (...) (5)

Il n'en reste pas moins qu'en fermant les yeux sur l'Univers extérieur, les personnages se sont enlevés toute chance de lutte réelle, se sont livrés entièrement à leurs phantasmes et se sont condamnés à ne plus vivre les choses qu'à travers le prisme déformant de la souffrance.

Ainsi, loin d'avoir aidé, les rêves des héros de Marie-Claire Blais vont élargir le grand écart entre eux et le monde extérieur et vont souligner davantage le manque de synchronisme avec leur propre temps intérieur...

Quoique l'efficacité de ce moyen soit relative et éphémère, il serait peut-être possible de s'en accommoder si on s'y tenait avec persistance et conviction, si on n'avait recours pour lutter contre la "vie" et le "monde" à une riposte exactement contraire: nommer le temps, nommer dans son rêve la réalité noire quotidienne, nommer le malheur pour le désamorcer.

Cette façon de faire aurait-elle plus de chance d'être efficace que la précédente? En tout cas, elle exigerait pour réussir une "fidélité" méthodique et systématique. C'est un rêve "psychanalytique", car nommer est toujours dénoncer, c'est-à-dire tricher, apprivoiser. Dire son temps, dire son malheur, raconter la réalité qui nous obsède et qui nous tracasse, c'est bien souvent leur donner une cause, une limite, presque un sens, les intégrer dans un classement, donc mettre fin à leur unicité et à leur mystère. Les rêves psychanalytiques sont assez nombreux dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais.

(5) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1965, p. 113.

Le rêve de Pauline Archange est de ceux-là.

N'ayant plus de raisons de vivre et d'aimer, j'avais espéré devenir aveugle, suivre l'opaque trajet d'une vision toute intérieure, mais voilà que je recommençais à voir sans l'avoir mérité, possédant non seulement la vision, mais la persécution d'être vue (6).

"Voir" en soi, "revivre" en soi, ressasser en longues et minutieuses analyses le monde de ses rêves... revient donc à dire que le personnage a pris conscience de son obsession, a tenté de lui donner une dimension plus ordinaire, plus "scientifique". Cela suppose par conséquent que le personnage est à même d'expliquer les causes de ses terreurs, ses superstitions, ses préjugés...

C'est là une thérapeutique très attrayante mais risquée car pour peu qu'on y déroge ou qu'on se montre maladroit, raconter ses malheurs ne sera plus les désamorcer mais nourrir l'obsession qu'on a. Question de doigté, de perspicacité et de rigueur, ce dont les héros de Marie-Claire Blais sont entièrement dépourvus. On n'a pas l'impression que les personnages changent de condition ou seulement de sentiments à l'effet qu'ils racontent ou décrivent le monde de leurs rêves. Il aurait suffi pourtant de connaître les causes de ses obsessions pour s'en guérir, tandis que "dire" une réalité chez Marie-Claire Blais n'a jamais anéanti la réalité qu'on vient de nommer. Ainsi, dans les Manuscrits de Pauline Archange, les influences de la réalité noire qui accable les personnages opèrent dans leur imagination des cicatrices qui ne sont rien d'autre que les miroirs de cette réalité présente.

(6) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, Ed. du Jour, Coll. Les Romanciers du Jour, Montréal, 1968, p. 58.

Ainsi, Pauline est troublée par les rêves, les délires intérieurs de Jacob:

... il parlait souvent de combats cruels qui avaient lieu dans la montagne entre les porcs en révolte et leurs maîtres, des hommes de la race de son père, "des géants avec des dents noires et des yeux bleus pleins de crachats, un jour les porcs les ont dévorés, mangés, le crâne, pis le coeur, laissé des morceaux de peau sanglante pour les aigles qui sont venus la nuit..." Il frémissait de plaisir en racontant ces festins, et ce vaste tableau de violence semblait apaiser de lointaines humiliations (7).

Bref, on remplace une obsession par une autre. Et les personnages n'arrivent plus à se détacher des cruelles réalités. Ces dernières pénètrent leur conscience et les obsèdent:

... je retrouvais mon angoisse telle que je l'avais abandonnés la veille, sous l'ombre brune d'une forêt que je visitais si souvent en rêve. Les corridors du dortoir semblaient s'ouvrir, un à un, sur les vastes chambres de mes cauchemars où je rencontrais Jacob pleurant sous les coups de son père, Séraphine courant seule parmi les herbes d'un pré noir... (8)

De même dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, le rêve est aussi pour les personnages l'expression de la réalité de leurs obsessions. Le Septième rêve et revoit son tableau de vie, plein de punitions et de défenses. Une prison quoi! Le rapport entre le temps objectif et imaginaire devient donc très étroit, c'est-à-dire que le temps objectif et le temps imaginaire sont réciproques et dépendent l'un de l'autre. Ainsi l'imagination de Jean-Le

(7) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., pp. 51-52.

(8) Ibid., p. 115.

Maigre est basée sur la vie quotidienne qui le brime. Ses rêves sont entremêlés de faits réels qui le poursuivent:

Mes rêves étaient peuplés d'horloges et de Balances du Bien et du Mal tels que je les avais vus avec Mademoiselle Lorgnette dans le grand catéchisme illustré (9).

On voit donc que même dans leur imagination, les obsessions, la peur, le froid, les souffrances corporelles et morales les rongent:

La nuit, je l'imaginai entrant dans le dortoir une hache à la main, flairant l'odeur de nos corps empilés, entassés les uns sur les autres, par la faim et l'angoisse - et tranchant une à une ces têtes pouilleuses qui se renversaient déjà dans le vide, par les barreaux du lit (10).

Jusqu'à la fin de sa vie, Jean-Le Maigre ne verra de lumière ni dans sa vie terrestre ni dans ses rêves. C'est ainsi qu'il dit presque au seuil de sa mort: "Dans mes rêves, il n'y a plus que des fruits pourris dans les branches, et je ne vois plus de fleurs" (11).

Ces quelques rêves nous permettent de saisir que les relations essentielles qui existent entre l'imaginaire et le monde ont pour caractère le reflet d'une réalité aberrante autour de laquelle se cristallise un sentiment de contrainte et d'écrasement. La vie devient ainsi une épreuve à laquelle l'individu se soumet.

(9) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 69.

(10) Ibid., p. 70.

(11) Ibid., p. 173.

Il y a donc dans cette expression imaginaire moins de possibilités de guérison qu'une obsession, que l'aggravation des symptômes déjà vus... une haine du réel.

Ainsi s'établit le cycle du temps imaginaire dans sa structure "réelle". Après avoir voulu fuir la réalité, projeté leurs obsessions, passées ou futures, dans le rêve, les personnages finissent par se nourrir de ces mêmes rêves, c'est-à-dire que les rêves alimentent et deviennent à leur tour des obsessions dont ils ne peuvent se détacher. Le réel devient donc le rêve ou si l'on veut le rêve devient le réel de leur affectivité, de leur subjectivité. C'est l'option du rêve éveillé, de la lucidité de leurs obsessions. A la limite, ils vont projeter leurs pensées dans le rêve, voire dans le cauchemar et l'imaginaire devient alors une sorte de "réalité" prolongée, une prédiction de leurs malheurs, de leur mort.

Il devient donc difficile pour les personnages de Marie-Claire Blais de départager la limite entre le réel et l'imaginaire. Mais il arrive aussi, comme c'est le cas de Paul, d'Héloïse, de Jean-Le Maigre, que les personnages cherchent eux-mêmes à confondre le temps réel et le temps imaginaire. On s'aperçoit que ces deux moments qu'on croyait - ou qu'on feignait de croire - différents ne sont qu'une seule et même chose. S'il arrive donc aux personnages de rêver, ce n'est pas pour fuir, c'est parce que le temps tel qu'il est fait fuir. La rupture n'est pas volontaire, elle est spontanée, subie, sans aucune finalité. Prenant alors la réalité pour des rêves et les rêves pour des réalités, ils se laissent aller au mouvement qui les entraîne. Fascinés par leur propre chute, ils suivront plus tard une voie peu différente de celle qu'il leur était apparue en rêve.

On peut donc parler ici de rêve d'orientation ou de rêve éveillé. A la limite, les personnages en viennent à vouloir se supprimer, à vouloir leur propre déchéance.

Tais-toi, dit Jean-Le Maigre, qu'est-ce que je racontais donc? Tu m'as interrompu au meilleur moment. Ah! Oui, je tombe dans un trou, l'eau est glacée. Je suis triste. Un aigle traverse le ciel. Je me noie! Mais soudain, un vers superbe sort de ma bouche:

O Ciel, d'un sombre adieu
Je

Oup! Je n'ai pas le temps de finir. Je disparaîs. Les eaux se referment! (12)

C'est cette angoisse qui se manifeste par le cauchemar dans lequel le personnage souhaite sa propre disparition. Le désir sera exaucé et l'on aboutit à la catastrophe. Et l'on sait que Jean-Le Maigre finira ses jours au Séminaire entre les mains d'un frère qui aime tuer. Dans ce sens, le rêve du Septième est très caractéristique:

Dans son sommeil, il était si obsédé par le froid, qu'il parlait de voler les lampions de l'église pour réchauffer l'école. Ses cauchemars étaient pleins de brasiers et de flammes (13).

Et le Septième ira jusqu'au bout de ses sentiments ou de son rêve et l'on sait que le Septième brûlera l'école.

Dans l'exemple suivant, l'imagination de Frère Théodule est prise en flagrant délit dans les malversations rétrospectives de sa passion:

(12) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 35.

(13) Ibid., p. 66.

(Oui, on parlera de moi dans les journaux,
 tout le monde le saura, je leur ferai peur
 jusqu'au bout, je prendrai leur fils, j'irai
 les pendre aux arbres, je les étranglerai...
 je ...) (14)

Lui aussi ira par les chemins inconnus de la vie, obsédé par l'idée de concrétiser son rêve. Cela prouve en tout cas que le Frère Théodule est persuadé d'une influence mystérieuse; influence mystérieuse ou moment capital du rêve qui permet seul de comprendre la genèse d'une passion de cette sorte.

Héloïse aussi retrouve et revit dans ses rêves ses obsessions. On sait, en effet, qu'elle consumera "ses" rêves de luxure dans le bordel de Mme Octavie.

En somme, puisqu'il y a rapport direct entre les deux temps chez les personnages de Marie-Claire Blais, l'imaginaire ne peut reposer que sur des aléas vagues. Il emprunte toutes les formes. On le sent imperceptible, imprécis. C'est pourquoi les personnages sont eux aussi indécis et ne parviennent pas à se fixer. Et peut-être le caractère le plus frappant de tous les personnages de Marie-Claire Blais est-il celui d'être comme des errants, situés dans un rêve constant sans la présence d'une vision rassurante. Le Septième et Jean-Le Maigre ne se comportent pas eux-mêmes de façon sûre. Pauline Archange, David Sterne, Paul, Frédérik... vivent eux aussi dans le vague ou dans la certitude de leur inconscience. Le Frère Théodule est également un grand rêveur, naïf et inconscient dans le mal qu'il fait. Il ressemble à un grand enfant.

(14) Ibid., p. 96.

Il faut voir tous ces êtres fictifs, ne se comprenant pas eux-mêmes, comme voués à l'avance à l'échec. Ils tentent de s'en sortir par le rêve mais ils restent comme pris au piège de l'incompréhension devant un monde plein d'incertitude. Ils "errent"... puis ils se fixent mais encore dans l'incertitude du Temps.

Nous avons examiné là seulement quelques aspects du rêve. Il décrit, certes, le drame de l'être qui cherche, sans y parvenir, à communiquer avec le monde "actuel" afin d'exister plus, il décrit le drame de l'individu impuissant de pouvoir mieux se dire en possédant les choses, de celui qui veut aller, mais sans succès, jusqu'à l'essence. On constate que les rêves semblent avoir échoué quant à la réaction des personnages face à la "délivrance" et semblent pourtant avoir marqué les orientations qu'ils dessinent dans leur subconscient.

Il faut donc noter ici, avant de poursuivre, l'importance de l'inconscience - liée à la psychologie des personnages - qui remonte à la surface et qui s'avère, elle aussi, une façon de vivre.

C'est ainsi que le rêve sera l'expression du défoulement face à un monde de contraintes ou encore l'expression du désir profond des personnages. "Etait-ce cela le viol dont Héloïse avait rêvé, en ses chastes nuits au couvent?" (15). L'instinct contrecarré dérive vers la sexualité. Du moins, nous pouvons reconnaître là une tentative pour satisfaire en rêve un désir qui n'a pas été satisfait en réalité. Le rêve devient ainsi un comble qui manque à la vie, une addition imaginaire.

(15) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 78.

Elle sentait à nouveau l'élan du désir dans sa poitrine - et fermant les yeux, elle s'abandonnait au songe triste de l'amour qu'elle avait fait pendant la nuit (16).

Le rêve est donc un moyen de satisfaire les instincts, de se procurer un bonheur qu'on porte à l'intérieur de soi et qui, faute de sortir, de s'extérioriser, remplit l'imagination d'un étrange pêle-mêle aux cicatrices encore fraîches.

Comme elle l'avait fait autrefois, dans la solitude de sa cellule, elle allait s'offrir encore au Bien-Aimé absent qui laisserait en elle ses stigmates de l'amour dont elle garderait le secret (17).

C'est un peu la façon des personnages de se réaliser, de se concrétiser, de s'assurer une part de bonheur qu'ils auront vécu les yeux fermés, mais le coeur et l'âme ouverts.

Mais ce défolement des instincts dans l'imaginaire est doublement décevant. Héloïse en est une victime: "Bercée par sa misère quotidienne, reconnaissante soudain, elle ouvrit les yeux, retrouva les murs gris de sa chambre..." (18) Car non seulement c'est le réveil brutal à une réalité aberrante, mais son rêve la déçoit parce qu'il est tenu en échec par le désir contraire: celui de rester dans la sainteté, dans la pureté.

... des jeunes gens aux joues roses, à qui Héloïse offrait l'hospitalité pour la nuit. Elle les recevait dans sa cellule, et les religieuses fai-

(16) Ibid., p. 88.

(17) Ibid., p. 77.

(18) Ibid., p. 87.

saient brûler de l'encens à la cuisine pour les visiteurs. Héloïse était aimée. Les hommes ne semblaient pas remarquer son corps chétif et cette sueur de fatigue qui humectait tous ses vêtements d'une longue tache sombre. Les jeunes gens posaient sur elle des regards de convoitise, et elle s'offrait humblement aux caresses les plus hardies, à de furieuses étreintes qui la laissaient tremblante d'effroi et de plaisir dans son lit. Héloïse, Héloïse, s'écriait soudain la Supérieure, en ouvrant la porte de la cellule, VOUS AVEZ PERDU VOTRE AME MA PAUVRE ENFANT! Ainsi s'achevait toujours ce rêve qu'Héloïse avait fait tant de fois, dans ses nuits solitaires (19).

Il s'établit donc très tôt dans la conscience des personnages une sorte de manichéisme où le corps et l'esprit divisent l'individu. Héloïse, par exemple, sait bien que cette recherche du plaisir est plus qu'une désobéissance. Elle sait que les plaisirs défendus comprennent la vie même, la vie des grandes personnes, interdite à l'enfant, avec tous ses mystères dont on ne parle pas et qui effraient confusément.

On le voit, le défoulement des instincts qui s'est complu dans le phantasme sexuel s'est cherché aussitôt une autre dérivation qui soit à la mesure de l'idéal. C'est une sorte de sublimation du conflit. En d'autres termes, les personnages vont transposer leur conflit sexuel à un niveau supérieur. Et cette transposition, cette dérivation prennent généralement caractère de désir de pureté, de peur du péché... d'où derrière l'apparence d'une vie vertueuse, l'existence de déviations sexuelles et la terreur engendrée par une culpabilité toujours croissante.

On rêve de commettre le péché, on craint de le commettre mais on le commet quand même. C'est le désespoir qu'exprime ici Marie-Claire Blais

(19) Ibid., p. 88.

face au problème majeur que celui de la dissociation corps-esprit accentuée par un idéal angélique engendrant comme chez Héloïse le goût masochiste du martyr:

... une étrange dignité vous commande de mourir vite une seconde fois avant que ne revienne le prince sanguinaire... (20)

J'aurai des Apparitions, les Saints me parleront dans mon sommeil, et les Anges ah! les Anges
D'OR ET DE FLEURS
COURONNERONT MON FRONT (21).

Il y a là un instinct d'imitation sublimé, dont l'Imitation de Jésus-Christ est le type mystique. De même, lorsque Jean-Le Maigre prédit l'avenir de son frère dans l'au-delà:

Ah! Mon Dieu, quelle épreuve pour mon frère!
Il va se perdre, il va damner son âme, sans moi! C'est une nature faible, il se décourage vite (22).

Cette prédiction dissimule entre autres...la peur du péché... qui correspond à une attitude de désir de purification.

Comme je suis la proie des poux, je devrais peut-être me couper les cheveux dès ce soir. Un beau crâne nu! Comme ça, mon frère aurait beaucoup de respect pour ma science, je n'aurai jamais le ventre de Monsieur le Curé, il vaut mieux y renoncer tout de suite... (23)

(20) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 113.

(21) Ibid., p. 46.

(22) Ibid., p. 43.

(23) Ibid., p. 45.

Il ne fait aucun doute, vu l'identité du modèle sur lequel s'objective l'imitation, que le "savoir" ici préconisé est surtout moral: la connaissance du Bien et du Mal.

Les personnages expriment aussi spontanément, dans leurs rêves, sans s'en douter, le lien de leurs symptômes avec leur conflit intérieur. Et cette opposition entre les deux tendances a tôt fait de désorienter les personnages qui ne peuvent même plus compter sur le rêve pour résorber leur conflit.

Ainsi, le rêve, l'inconscience, sont moins à proprement parler des quêtes que des fuites. Les personnages ne veulent pas donner un sens à leur vie, mais seulement s'échapper du temps.

Mais fuir le temps par le rêve est de moins en moins possible parce que chaque instant qui passe contribue à augmenter leurs souffrances physiques. Et même si cela était possible, cette fuite serait inutile parce qu'ils ne peuvent avancer dans le temps circulaire et gigantesque où ils sont plongés. Les personnages se sentiront comme immobiles et auront l'impression que le temps ne coule pas. Ils deviendront par conséquent prisonniers d'un temps immobile, d'un temps-prison. Ainsi se boucle le cycle du temps imaginaire dans sa structure "réelle".

D'une manière symbolique, le temps imaginaire projette plus particulièrement les personnages vers les deux pôles de la circularité: avant et arrière, soit le Paradis perdu et l'anéantissement.

Le retour à la source ou le Paradis perdu.

Il est indéniable que dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais, les personnages veulent retrouver le sens de l'émerveillement chez l'enfant, du moins ils cherchent la pureté et l'innocence, aube et lumière bien différentes de la vie réelle qui les entoure. Ainsi, Pauline parle d'Emile qu'elle trouve différent de son entourage, comme une lumière pure, qui éblouit.

Je pensais à lui comme à une plante mystérieuse dans la maison. Certains jours, on avait vu s'illuminer ses yeux d'une compassion stérile et impuissante, compassion de l'âme errante qu'il incarnait peut-être, (...) A chacun de mes départs pour le pensionnat, je cultivais l'espérance de me voir grandir meilleure à travers Emile (24).

Et elle envie ce sort, cet état dans lequel s'est enfermé Emile. Elle voudrait pénétrer dans ce monde étrange mais déjà Pauline est brimée par la vie: "... Jeannot par exemple, qui possède encore l'innocence que j'ai perdue, ..." (25) Pauline est donc consciente, malgré son jeune âge, de cette perte d'innocence qui la rattachait au bonheur puéril de vivre. Mais elle a coupé involontairement le cordon ombélical.

Dans chacun de ses romans, la romancière a peint un univers d'enfants qui, avec le temps, s'effacera pour se métamorphoser en un univers adulte plein d'angoisse et de malheurs.

De même, en est-il d'Emmanuel, à la fin du volume, lorsque Grand-Mère se confie à lui:

(24) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., p. 103.

(25) Ibid., p. 99.

-- Des mauvaises nouvelles, Emmanuel, de bien mauvaises nouvelles pour nous, je ne sais pas ce que nous allons devenir.

Mais lui aimait bien les mauvaises nouvelles. Comme ses frères, il aimerait les tempêtes, les ouragans, les naufrages et les enterrements (26).

Si ce retour au printemps est marqué par les éclats d'Emmanuel, il n'y a pas d'espoir de recommencer le cycle temporel. Tout a été détruit par l'hiver. Toujours ce cycle temporel inévitable.

Mais Emmanuel et tous ces enfants constituent en fait "la naissance", le renouveau, l'espoir condamné il est vrai, mais c'est cette naissance, ce renouveau, cet espoir qui est contenu virtuellement à chaque page de l'oeuvre romanesque de Marie-Claire Blais. Nous voyons bien par là ce constant retour à l'enfance, au bonheur. La naissance d'Emmanuel, par exemple, reste une virtualité, car cet enfant et tous les autres sont l'inverse du monde adulte, mécanique et méchant.

Ma mère m'avait toujours semblé bonne, mais depuis la naissance d'Emile, de meurtrières pensées, qu'elle ne pouvait plus garder aussi secrètes, traversaient parfois son regard, émanaient de ses gestes. Comment faire mourir Emile sans le tuer? On pouvait peut-être l'oublier après le bain, le laisser seul sur une table ou sur une chaise? Mon père lui-même paraissait complice de ces crimes ardents de la pensée (27).

Par contre, l'enfant est avant tout spontané, "clair avec lui-même". Il est une sorte de poète, mais n'ayant pas souffert. Dans un autre sens, chaque

(26) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 100.

(27) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., p. 109.

être est un second Emmanuel, car n'est-ce pas ce que les personnages recherchent, la poésie, la spontanéité? Ces livres ne sont-ils pas une espèce de recueil de poésie? L'auteur ou tous "ces enfants" ne veulent-ils pas briser les servitudes, les mécanismes... mais déceptions: la réalité de la vie anéantit leurs efforts!

Qui sait, Geneviève me semblait très charmante aujourd'hui, simplement parce que ses défauts étaient encore invisibles pour moi, ou plutôt parce qu'elle n'avait pas eu le temps d'exprimer tout ce que son coeur contenait de beau et de hideux, car elle, comme moi, était sans doute capable de crimes qu'elle ne connaissait pas, puisqu'elle était humaine (28).

Dès sa naissance, Emmanuel est blâmé par Grand-Mère Antoinette. La famille répudie un peu cet être plein d'amour qui ne demande qu'à aimer et à être aimé. De même dans les Manuscrits de Pauline Archange, nous retrouvons encore cet accueil malveillant de la naissance. Mais, comprenons-le, cela ne rompt pas la beauté de la naissance d'Emmanuel ou de celle de Pauline Archange. L'enfance s'échappe, pourrait-on dire. Elle reste là, suspendue plus haut et observant les faits et gestes des personnages. Tous ces enfants échappent à leur tour et expriment bien cette virtualité de l'enfance actualisée par leur désir de vivre dans un monde de pureté. Tous ces adolescents nous apparaissent comme assoiffés de pureté et d'amour. Du moins, ils conservent au fond de leur coeur la nostalgie d'un monde plus vrai, plus fraternel, un monde dont ils ont perçu ou simplement ressenti la plénitude:

Car au plus sacré d'elle-même, Isabelle-Marie était comme son frère: un être de pureté instinctive (29).

(28) Ibid., p. 109.

(29) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, op. cit., p. 58.

Ils étaient purs, car en eux brillait cette infinie passion de la beauté intacte (30).

Paradoxalement, c'est cette recherche de la pureté absolue, de l'amour qui pousse les personnages à la révolte ou à sombrer dans les pires des maux. Notre désespoir n'est-il pas souvent le désir d'une grande espérance inassouvie?

C'est bien pourquoi Marie-Claire Blais cultive la lucidité, c'est-à-dire l'esprit critique qui lui permet de déjouer ses propres comédies comme celles des autres pour atteindre à l'authenticité. Mais l'écrivain ne se contente pas de mettre en accusation ceux qui jouent la comédie, elle leur oppose un idéal positif: le héros sincère. A ce point de vue, David Sterne occupe une place centrale sur qui les comédies ne tiennent pas. Ainsi, conditionné par cette exigence, David Sterne s'oppose aux êtres avilis par la vie parce qu'il est l'être qui cherche sa sincérité, sans compromission et sans lâcheté. Et cette ardeur surhumaine et absurde du héros qui veut vivre au-delà des mensonges, on la trouve avec une même chaleur chez bien d'autres personnages: Frédérik, Paul, Louisette Denis, Pauline Archange, Rameau, François Reine,...

Face au refus de la vie, ils vont opposer l'expérience, face aux conventions et aux masques, ils vont opposer une sincérité cruelle et face à la misère et au mal, ils vont opposer une fuite hors des comforts... c'est-à-dire vers le risque; parce que dans cette révolte réside la volonté de s'attacher au plus profond de l'homme, à la vie vraie et pleine. C'est pourquoi cette révolte est une recherche de la pureté, celle qui permet la

(30) Ibid., p. 48.

méditation et le retour de l'homme à sa source.

Bref, cette recherche "de l'enfance" se manifeste sous bien des rapports et se confond avec l'absolu, l'idéal des personnages. Ainsi la recherche de la beauté en est une. Isabelle-Marie, affectée par la laideur, ne recherche-t-elle pas la beauté? Et la beauté est-elle autre chose que l'enfance du corps qui lui apporterait l'affection familiale? De même, l'attachement exagéré de Louise à Patrice, n'est-il pas un désir de retrouver son enfance en son fils? Patrice n'est-il pas le symbole de "sa" beauté perdue?

Mais plus que la beauté, on peut noter que les personnages adoptent souvent sans raison apparente une attitude foetale, par l'étrange besoin de la mère. Or, le désir quasi incestueux qu'ils ont de la présence maternelle n'est que la volonté d'en revenir avant la chute dans le temps, la mère étant le symbole de la vie sans le temps. Patrice, qu'est-il allé rechercher auprès d'Isabelle-Marie, sa soeur, quand sa mère est partie, sinon la tendresse maternelle. Et pourquoi se révolte-t-il à l'idée qu'un étranger lui enlève sa mère: "Non. Elle est ma mère à moi, toujours à moi" (31). De même Tête Blanche délaissé, ne recherche-t-il pas l'affection de sa mère à travers Emilie? Paul, dans L'Insoumise, ne recherche-t-il pas à travers Anna, l'affection de sa mère? Nous le répétons. Tous ces personnages sont assoiffés de tendresse. Que signifie cette amitié "chaude" entre Jean-Le Maigre et le Septième, entre Frédéric et Paul? Cette amitié, par exemple, est-elle seulement un échappatoire contre la famille et contre la cruauté du monde? En un sens oui, mais n'a-t-on pas remarqué qu'ils y recherchaient plus qu'une constante chaleur... et ce désir de chaleur... ou de la tendresse

(31.) Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, op. cit., p. 51.

n'équivaut-il pas à un retour inconscient au sein maternel? C'est pourquoi, l'oeuvre de Marie-Claire Blais se rattache, par cette soif de pureté, de beauté, de tendresse, à l'archétype de la terre-mère, au retour symbolique à la première enfance.

Cet étrange désir des héros de Marie-Claire Blais de réintégrer la position foetale est encore plus visible par leur désir d'errance. Il est à remarquer en général que l'errance remplace celle de fabuler. Ce qui explique que les voyages entrepris par les personnages sont une manière de fuir le temps, c'est-à-dire que la recherche d'un espace libéré de la durée (espace sans temps) n'est que le désir de revenir à l'état prénatal. On comprend pourquoi tous les personnages de Marie-Claire Blais sont des éternels errants qui n'arrivent pas à se fixer, comme par exemple Patrice, le Septième, David Sterne, Paul, Josué, Raphaël, etc. A l'inverse, le retour à l'état prénatal s'exprime aussi par cette recherche constante des espaces clos, des chambres étroites, des lieux solitaires, très nombreux dans cette oeuvre, où les héros aiment s'enfermer. Mais ce retour au "Paradis perdu" s'explique aussi du fait que les personnages eux-mêmes ont ce désir explicite de retourner au bonheur de leur enfance. Au fait, pourquoi les personnages veulent-ils s'arrêter à ces moments passés de leur vie?

Comme au jour de mes quatorze ans, je veux goûter à la dure félicité des choses arrivées mais incomplètes (32).

Mais je voudrais retourner à l'insouciance de l'école buissonnière... (33)

(32) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 39.

(33) Ibid., p. 40.

Pourquoi, par exemple, Patrice retourne-t-il au lac de son enfance? Pourquoi Jean-Le Maigre, Héloïse, Josué... ne peuvent-ils se détacher du souvenir de leur enfance? Ce retour à l'enfance est-il un simple retour à un "temps" de leur vie? Certes oui. Mais c'est aussi le désir implicite du retour à un temps primordial: "Ce que je cherche, Jessy, c'est comment retourner d'où je viens" (34).

En faveur d'un passé mythique, ce retour s'accomplit par un désir constant de retrouver l'innocence:

Un siècle intérieur me sépare de cette jeune
fille. Aussi, je sens vivre en moi un univers
sacré et violent qui voudrait m'emporter (35).

Au début, il y avait "l'Enfance", ce rêve merveilleux mais incomplet: "L'été inachevé. L'amour inachevé" (36). Aujourd'hui, cet amour est mort... c'est fini... le bonheur est passé!

Nous étions heureux. Nous ne le sommes plus.
(...) nous avons mis fin à notre première jeu-
nesse. (...) Et cette heure de notre vie est
trop lucide pour nous épargner (37).

C'est le temps qui a ravi la possibilité de rejoindre cette pureté perdue. "Il n'y avait rien de plus que le temps entre nous" (38). Y a-t-il un quelconque espoir? Et Marie-Claire Blais répond: "Mon amour, je crois que c'est

(34) Ibid., p. 86.

(35) Ibid., p. 58.

(36) Ibid., p. 73.

(37) Ibid., p. 52.

(38) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 123.

la fin de nous-mêmes, la véritable" (39).

Alors, lorsque nous voyons Yance et Josué retourner à l'Ile Noire, Patrice revenir au lac de son enfance... ce qu'ils vont y chercher, serait-ce le bonheur ou l'illusion? Les personnages "savent" qu'ils ne trouveront pas le bonheur dans le monde actuel. Ce retour à l'enfance, à la pureté n'est tout au plus qu'une fuite du monde objectif où ils ne peuvent même plus rêver d'authenticité parce qu'ils jouent à cache-cache avec la réalité.

Aussi voudraient-ils tout recommencer à zéro, refaire leur vie, mais dans un monde pur. Mais ils s'aperçoivent - parce qu'ils sont lucides - que cela n'est pas réalisable dans notre monde. Ils n'ont pas le choix. Ou toujours vivre dans l'illusion, dans le brouillard et ne jamais connaître un vrai bonheur, ou alors mourir.

Ce retour à l'enfance, ce n'est donc pas un simple retour à un temps de leur vie, mais c'est le besoin de revenir au néant même et de refaire leur vie. C'est surtout, comme le dit Pauline Archange:

... dans une indépendance farouche, nous écartions les liens du sang pour renaître à notre façon d'un rêve intime, naissance spiritualisée où les parents, cette fois, ne joueraient plus aucun rôle, laissant à nos nombreux désirs une existence à remplir, un paysage désert à habiter (40).

C'est-à-dire de se remettre au monde dans un univers pur où l'homme aura le droit de penser, de vivre et d'aimer.

(39) Ibid., p. 77.

(40) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., p. 18.

Mais pour cela, il leur faudrait arrêter le temps et s'y fixer. Immobiliser la vie dans un instant, l'épurer et la remettre en marche avec des valeurs nouvelles. Ici, Marie-Claire Blais effectue symboliquement un retour au sein de la mère. Car fuir le temps n'est autre qu'une tentative d'échapper à la durée, donc d'arrêter, de figer le temps; fuir le temps, n'est que le retour à un temps pur... un temps zéro... pour refaire une nouvelle vie.

... d'où il fallait tirer, plus que la naissance,
plus que la vie, ma résurrection (41).

Et cette renaissance mystique, d'ordre spirituel vise en définitive à abolir le temps écoulé, à revenir dans le Temps et à recommencer l'existence avec la somme de ses virtualités.

Nous pouvons donc constater que chez Marie-Claire Blais, le retour à l'enfance est d'une importance capitale puisqu'il permet l'évasion temporaire vers un monde meilleur qu'elle désire atteindre. Ce serait en fait, une sorte de respiration pure qui permet de ne pas étouffer et de nettoyer un peu dans l'attente de la libération finale, de la nouvelle création du monde, où l'amour, la beauté et l'innocence y seraient vraiment vécus.

Vers la mort ou l'anéantissement.

Quoi d'étonnant alors si les héros de Marie-Claire Blais, incapables de retrouver le monde pur de l'enfance, cherchent le salut dans la fuite ou dans la mort! Car, ne pouvant se réfugier dans l'imaginaire, ne pouvant

(41) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., p. 112.

recupérer le passé, les personnages doivent faire face à une réalité dans laquelle ils se sentent étrangers.

Dans cette réalité ou dans ce "présent" qui condense sur eux la plus grande dureté que puisse trouver l'homme dans le monde, leur rôle, s'ils sont destinés à découvrir ce qui reste lorsque tout est perdu, consiste pour la plupart dans la fuite: fuite d'eux-mêmes parce qu'ils se découvrent laids, fuite devant la souffrance, fuite devant le présent et ce qu'il fut.

Ni l'amitié, ni l'amour ne pourront ressusciter "le paradis perdu". L'amour offre parfois comme une réminiscence de l'enfance, mais l'illusion se dissipe vite.

Cette faute d'oubli, plutôt que d'interrompre le fleuve de mes futures infidélités envers les autres et moi-même, comme la vie allait me le prouver de toutes les façons, n'était que le départ de mille autres reniements sournois: inexplicable fatigue de l'adoration, de l'amour qui piétine soudain l'être, la chose élue,... (42)

Tôt ou tard, les héros retombent dans leur invincible désespoir de vivre. Aussi, plusieurs héros, parce qu'ils ne peuvent plus retrouver la pureté de l'enfance vont l'éliminer de leurs préoccupations, voire l'anéantir, souhaitant même leur propre destruction.

T'aimes donc rien sur la terre? Non seulement la mort de Séraphine avait tué toute innocence autour de soi, mais cette innocence, tel un rêve diaphane qui se brisait enfin dans l'air, jamais n'avait existé, n'existerait jamais, et cette certitude embrasée était la seule foi, la seule espérance de nos jours sans lumière. L'homme

(42) Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, op. cit., p. 42.

n'étant pas bon, qu'aimerait-il accomplir d'autre que le mal qui le remplissait de joie et de fiel? (43)

Désir d'anéantissement de Rameau, de Paul, de Frédérik, de François Reine... contre un monde absurde, étouffé par l'hypocrisie, l'égoïsme et qui a perdu jusqu'au sens des relations humaines; désir d'anéantissement d'Isabelle-Marie, de Jean-Le Maigre... contre un passé qui leur est odieux, désir d'anéantissement de tous ces personnages qu'aucune référence à l'Eternel, ou seulement à l'humanité ne vient délivrer d'eux-mêmes, de leur mal, de leur fatalité et qui pourraient dire avec David Sterne: "L'enfer, c'est moi" (44).

C'est la dérive. Aucun espoir dans un temps meilleur, le futur n'est qu'un moment plus près du présent, car qu'est-ce que le futur? il sera vite devenu présent: "... l'homme semble mort depuis sa naissance..." (45). Dès lors, toute la conscience n'étant plus concentrée que sur un seul aspect du temps - le côté destructif - finit par être fascinée par cet aspect.

La mort, bien sûr, ils la souhaitent, mais uniquement parce que la vie est ce qu'elle est. La mort, ils la souhaitent parce que le passage du temps, la souffrance qui en résulte les remet face à l'évidence: le temps coule. Et chaque instant qui passe aggrave leur situation et augmente leur douleur: "... chaque minute est une occasion de péril,..." (46). Demain, le temps les forcera à regarder cette destruction et à l'éprouver dans toute

(43) Blais, Marie-Claire, Manuscrit de Pauline Archange, op. cit., pp. 46-47.

(44) Blais, Marie-Claire, David Sterne, Ed. du Jour, Coll. les Roman-ciers du Jour, Montréal, 1967, p. 16.

(45) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 118.

(46) Blais, Marie-Claire, David Sterne, op. cit., p. 36.

son ampleur. Mais aujourd'hui, si le temps coule, son mouvement paraît trop lent à leur gré, par trop immobile.

Aussitôt le geste achevé, je me tournais contre
le mur et fumais, fumais, sans fin, pour remplir
ce temps atroce de mes lascives aubes (47).

En somme, on les a coincés dans un dilemme: dans l'état actuel des choses, ils souffrent, la seule façon qu'ils ont de mettre fin à leur souffrance, c'est de faire passer le temps le plus vite possible: c'est de mourir. "Un seul geste et le sommeil est à toi un lit de pierre où reposer ta tête" (48). Alors, c'est le grand appel de la mort et même s'ils la redoutent inconsciemment un peu, ils la désirent, car elle constitue pour eux la fin des soucis, la nouvelle naissance, un dernier espoir de libération: "L'espérance ne vient qu'à la mort" (49).

On comprend pourquoi dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais nombre de faits noirs, de déchéance physique et morale, d'angoisse mais surtout de morts se retrouvent. C'est ce qui frappe le plus d'ailleurs dans la lecture de ces romans. Dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, Léopold se suicide, Jean-Le Maigre et le Septième tentent des suicides. Et cette "vague de morts", comme le dit si bien l'auteur, n'appartient pas seulement à cette famille de dépravés, elle appartient aussi au monde qui les entoure. Dans le Noviciat, par exemple: "Narcisse, mort à treize ans et six mois -- Le

(47) Ibid., p. 86.

(48) Ibid., p. 74.

(49) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 43.

Frère Paul, décédé le jour de son douzième anniversaire..." (50)

Et souvent la mort est acceptée avec joie et même attendue, désirée:

A ta place, je demanderais l'Extrême-Onction tout de suite. Ce serait fini. Et puis, on ne sait jamais, ça pourrait te guérir. Ah! Si tu crois, dit Jean-Le Maigre, si tu crois que je m'en irai au paradis tout doucement, comme ça avec une bénédiction! (Il renifla profondément). J'ai une idée, dit-il, je vais faire mon oeuvre posthume! (51)

... je voulais bien descendre m'anéantir disparaître je ne demandais que cela... (52)

Il est presque heureux que la mort fasse des éclaircies: elle est ici aussi naturelle et fatale que la vie elle-même. La plupart des enfants n'accèdent pas à notre connaissance. Ils meurent prématurément; c'est dans cette optique que les personnages font de la mort un événement quelconque qui à la longue finit par être oublié:

Mais à mesure que les heures passaient, ma mère confondait les noms, les événements et les morts valsaient confusément devant ses yeux (53).

Il en est de même pour la maladie ou toutes autres souffrances qu'ils acceptent, comme un fait normal, habituel, quotidien.

(50) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 49.

(51) Ibid., p. 31.

(52) Blais, Marie-Claire, David Sterne, op. cit., p. 93.

(53) Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, op. cit., p. 53.

Dans L'Insoumise, une même attitude se décèle: c'est la bravade devant la mort. Paul, dans son journal intime, est comme obsédé par l'idée de la mort, il ira même jusqu'à signaler son nom au bas de la liste de ceux qui vont mourir à la guerre. Frédérik, à son tour, voit dans la mort une délivrance de tous les déboires de la vie, c'est pourquoi il se demande s'il n'y a pas "un certain courage à livrer sa jeunesse à la mort..." (54)

Dans La Belle Bête, chacun des membres de la famille qui constitue tous les personnages du roman sont frappés de mort violente: Lanz, Louise, Isabelle-Marie, Patrice. Le Jour est noir est parsemé de morts... Dans David Sterne, tous les héros meurent, se suicident plutôt.

Mais en quoi la mort paraît être une solution? On a parlé que Marie-Claire Blais jetait un coup d'oeil du côté de l'absurde, peut-être avons-nous ici un premier symptôme.

Quoi qu'il en soit, nous essaierons de préciser le sens de la "mort" chez Marie-Claire Blais dont l'illustration typique se trouve dans David Sterne où trois jeunes gens: François Reine, Michel Rameau et David Sterne se donnent la mort.

La mort de François Reine, dans le roman, en se brûlant sur la place publique, est-elle un signe de protestation? Certes oui! Mais la signification révolutionnaire de sa mort n'est ni sociale ni politique, elle est morale et presque métaphysique. Le tragique de sa mort est donc profond. Elle est la réponse aux questions angoissantes face à un monde absurde. Pourquoi Dieu, qui est un Etre bon, permet-il la souffrance? Et pourquoi

(54) Blais, Marie-Claire, L'Insoumise, Ed. du Jour, Coll. Les Roman-
ciers du Jour, Montréal, 1966, p. 118.

tant d'enfants innocents massacrés sans pitié? Pourquoi l'homme est-il loup pour l'homme?

En priant, on rendait hommage à l'absurdité de l'existence. On disait: "Seigneur, enlève le pain de la bouche des hommes, nous adorons ta force qui nous brise, ta tendresse qui nous tue. Dieu était le père, le guide des grands oppresseurs, sous sa main vengeresse, les hommes périssaient, on vivait sous son ombre comme dans l'ombre des bombes. Dans ce règne de terreur, complice de la folie de Dieu qui les avait créés, comment lui, Michel Rameau pourrait-il se permettre de vivre? (55)

Ces mots de Michel Rameau, on pourrait les mettre sur les lèvres de François Reine.

On voit que le règne du mal et de la souffrance est ici le signe d'un désaccord grave entre François Reine et sa destinée. Privé de dieux et d'espoir, ce monde ne représente plus qu'un paysage désert où, la gorge sèche, l'homme se sent seul. Au-delà de la solitude, au-delà de l'inutilité de son action... il y a le désespoir... mais au-delà du désespoir, François Reine ne trouvera que la mort volontaire.

Marie-Claire Blais a-t-elle voulu autre chose que rendre visible la Fatalité contre laquelle l'homme doit se prémunir? Mais quelles sont les forces mystérieuses sur lesquelles l'auteur a tant insisté? A cet effet, Marie-Claire Blais évoque surtout la résistance qu'offre l'univers à notre compréhension et à notre amour.

Le deuxième suicide, par ordre chronologique, est celui de Michel Rameau. Il poursuivait, tout comme François Reine, un idéal, (un idéal plus

(55) Blais, Marie-Claire, David Sterne, op. cit., p. 75.

élevé peut-être) mais sur des voies contraires: idéal quand même! Se laver de toutes les plaies de la terre et mourir comme récompense. Dans cette optique, son suicide, au contraire de François Reine, est pensé de longue date. Il a voulu avec David tout maîtriser, "maîtriser même la mort" (56) à son jour, à son heure (non comme les soldats) mais après s'être purifié des péchés de la terre:

Ma culpabilité est historique, (...) il n'y a pas un seul crime commis sur terre dont je puisse me libérer, ni dans le présent ni dans l'avenir car je sais que mon histoire c'est l'histoire d'un massacre permanent (57).

L'auteur s'attache ici à une autre Fatalité qui est pour elle le mal et le vice qui est cette tendance à la déchéance et à l'avilissement que contient la vie. L'histoire de Michel, c'est l'histoire d'un être qui voudrait être pur mais qui voit devant lui un abîme de laideur et derrière lui un passé qui lui est odieux; c'est l'histoire d'un être qui lutte entre le désir de pureté, de bonheur, d'harmonie qui n'est point complaisance dans le désespoir; c'est enfin l'histoire d'un être qui ne sait accepter une "vie" qu'il n'aurait pas lui-même choisie.

Mais Michel était seul lui aussi et personne, ni même David (son ami), ne pouvait faire quelque chose pour lui. C'est ainsi qu'il mourut deuxième en se lançant "comme un drapeau dans le vent" (58). Pourtant, il pleurait dans le clocher, pourtant il y avait quelque chose de pathétique. Bien

(56) Ibid., p. 19.

(57) Ibid., pp. 64-65.

(58) Ibid., p. 75.

qu'empreinte d'orgueil, son entreprise est donc spirituelle. Cette mort est, avant tout, pour Michel Rameau sa justification, c'est-à-dire celle qui assurera sa victoire, qui lui permettra de n'être pas humilié devant la vie et devant les hommes!

Le troisième suicide est celui de David Sterne: "... l'aride petite mort qui l'attendait demain dans une chambre d'hôtel" (59). Une mort sans éclat, presque inaperçue. Et la société, ses professeurs, sa famille... s'en lavent les mains. Une mort doucement cruelle comme à l'image de sa vie froide, lucide, parce qu'au contraire de Michel Rameau, David se refusait au romantisme: il n'est que poussière.

... ma vie vole en poussières, je mens, je continue de mentir: je sens les différentes peaux du mensonge qui se séparent de moi, non pour reconstituer un portrait véridique de moi-même, mais un modèle trompeur ambigu... (60)

Sa mort n'est pas sous le signe de la révolte ou contre le mal comme chez ses deux amis, mais elle est l'expression du refus d'"être", même d'être un homme, moins encore un personnage. Poussière, il est et sa mort c'est la mort insignifiante "d'une poussière".

Marie-Claire Blais a peint ici encore un homme à qui la plénitude de l'être est radicalement refusée, parce qu'il est projeté dans un univers étranger et condamné à y vivre. Le drame de David est double, car ce n'est pas la vie seulement qui est inutile mais l'homme ici-bas est inutile. Au sein de cette vie inutile, apparemment absurde, doit se dévoiler une vérité:

(59) Ibid., p. 75.

(60) Ibid., p. 22.

celle que l'homme ne connaît que face à la mort. Là David découvre sa force... c'est-à-dire son courage et puisque la mort est considérée comme une fin, autant vivre jusqu'au bout... user et abuser de la vie et David est prêt à jouer le jeu sans tricher jusqu'au bout. A vouloir aller jusqu'au bout, il est contraint de livrer, jusqu'à leurs limites, le mal, l'horreur, la laideur, la veulerie. C'est qu'il veut voir ce qu'il y a au-delà de ces limites. "Rameau enfantait son suicide, moi, ma déchéance" (61).

C'est une descente aux Enfers. Mais le passage par cette nuit obscure ne lui apporte que le désespoir, car que lui reste-t-il en définitive lorsque tout est perdu... sinon un monde absurde où la Fatalité cerne l'homme et lui rappelle que le destin l'entoure de limites, de difficultés et de menaces! Pour David, cette mort est avant tout sa justification. Elle souligne sa victoire, victoire qui lui permettra de n'être pas humilié ni devant la mort, ni devant l'éternité.

La mort! Trois morts successives non répétitives comme trois fins de chapitres. Trois découvertes différentes. Mais ces trois personnages ont cherché avant tout une vie qui dégage d'abord des routines humaines et qui semblait sans raison. François Reine est mort parce qu'il se sent inutile, parce qu'il n'a rien; Michel Rameau s'est suicidé parce qu'il a pris conscience qu'il n'est rien; David parce qu'il n'a rien, n'est rien et ne peut rien dans ce monde sinon se laisser souffrir.

Et ce sont trois échecs. François a raté sa vie! Il n'a peut-être même pas eu le temps de tenter une re-naissance. Michel a raté sa mort!

(61) Ibid., p. 23.

"Il pleurerait dans le clocher" avant de se lancer dans le vide. C'est la mort qui a maîtrisé son sort. Il a donné raison à la mort.

Il reste au moins David qui a vécu froidement jusqu'à la mort, représentée ici comme une fin. David est-il passé au travers d'un cycle résurrectionnel? Il a "raté" son "engagement". Il est vrai qu'il avait tout vécu, ses yeux avaient tout jugé, il a connu l'humilité et la fierté... mais "j'affronte, dit-il". Il y a donc l'impression d'une lutte terrestre... Et c'est une lutte dont il ne peut sortir vainqueur. Il ne restait donc à David que de toucher aux forces premières et puis s'éteindre dans le désespoir. Mais alors son engagement à souffrir reste inutile parce qu'inachevé. Et sa mort reste donc celle d'une mort avant terme.

Souhaiter son anéantissement en s'associant à l'action destructrice du temps, serait-ce en même temps une volonté de fusion dans le Temps? De transcender son moi? D'un retour à la nature? D'un désir de coïncider avec l'univers tout entier, avec le Temps?

Quelle est la signification du cycle du temps imaginaire? Autrement dit quelle démarche traduit ce cycle? Que signifie cette fuite circulaire du destin vers l'extrême anéantissement que sont la mort ou l'enfance?

Nous croyons comprendre que Marie-Claire Blais possède un langage sacré d'où émane une démarche plus religieuse - proche du mysticisme - et plus philosophique que sociologique. Elle a transpiré d'une angoisse que nous appellerions la "nostalgie ontologique", présence consciente ou inconsciente au plus profond de chaque être humain. Sa recherche d'une pureté originelle, on ne saurait l'imputer à des conceptions logifiées ou négatives d'une fausse religion qu'on lui a imposée et qu'elle-même répugne avec

sarcasme. Au contraire, c'est une démarche constante et presque philosophique vers le Sacré au vrai sens du mot et qui donne à ses romans une transcendance mystérieuse et inaccessible.

Malheureusement, à chaque fois que l'auteur et ses personnages livrent le combat pour le retour à la "pureté originelle", c'est aussi à chaque fois la défaite ou la résignation. Pourquoi? Le Sacré serait-il donc mort à jamais?

Pour l'instant, Marie-Claire Blais semble impuissante à ressusciter ce que Mircea Eliade appelle la "sainteté de l'existence humaine en tant que création divine"(62). On tentera de faire le rapprochement.

A partir des écrits d'Eliade, on décrira d'abord cette "nostalgie ontologique" qui parcourt constamment les romans de Marie-Claire Blais et qui finalement donne forme à la circularité.

L'homme primitif est en effet un homme profondément et spécifiquement religieux. Chez lui, la religion n'est pas un culte mais bien la seule forme de réalité et, de là, de pureté. Le Temps pour l'homme primitif religieux se présente sous deux aspects: un temps profane (ou linéaire) et un temps sacré (ou circulaire). Pour lui, le temps profane n'a pas d'importance: c'est un temps mort en attendant les périodes du temps Sacré. Le temps circulaire, au contraire, est celui qui compte principalement dans "sa" vie. C'est ce temps d'ailleurs qui réglait la vie. L'homme primitif, comme les personnages de Marie-Claire Blais, voyait se lever sur lui le jour (le

(62) Eliade, Mircea, Le Sacré et le profane, Gallimard, Paris, 1965, p. 78.

soleil), arriver les saisons (les récoltes), l'année nouvelle... Il se trouvait donc dans un temps circulaire et il assistait ainsi à la re-naissance, à la création du monde. Il demeurait convaincu de pouvoir accéder à l'immortalité, à la pureté, s'il pouvait "participer" avec les dieux à la re-création du monde. C'est pourquoi, le temps circulaire est pour lui un temps sacré, c'est le temps de l'Existence; il a été habité par les dieux qui, au début, ont créé le monde. Ainsi l'homme primitif pouvait assister à la mort du monde (le temps profane ou linéaire) et à sa re-naissance (le temps circulaire).

Ce passage d'Eliade résume très bien la mentalité religieuse primitive:

(...) Tous les "péchés" de l'année, tout ce que le Temps avait souillé et usé, était anéanti dans le sens physique du terme. En participant symboliquement à l'anéantissement et à la recréation du Monde, l'homme était, lui aussi, créé de nouveau; il renaissait, parce qu'il commençait une existence nouvelle. Avec chaque Nouvel An, l'homme se sentait plus libre et plus pur, car il s'était délivré du fardeau de ses fautes et de ses péchés. Il avait réintégré le temps fabuleux de la Création, donc un Temps sacré et "fort"; sacré parce que transfiguré par la présence des dieux; "fort", parce que c'était le Temps propre et exclusif à la Création la plus gigantesque qui s'est jamais effectuée: celle de l'Univers. Symboliquement, l'homme redevenait contemporain de la cosmogonie, il assistait à la Création du Monde (63).

On devrait souligner chaque mot tellement ce passage résume, à notre avis, la démarche religieuse de Marie-Claire Blais. "Il recréait le monde", dira plus loin Eliade, "L'Homme religieux est assoiffé de réel. Par tous

(63) Ibid., pp. 69-70.

ces moyens, il s'efforce de s'installer à la source de la réalité primordiale..." (64)

On ne peut être plus clair. Eliade devance donc nos explications et les complète. En effet, apparaît clairement ici l'obsession ontologique de l'homme religieux, son désir inexpugnable de rejoindre la Création et l'Être: le moment le plus fort et le plus pur de l'Existence.

Pour les sociétés archaïques, la vie ne peut pas être perpétuellement modifiée en vue d'améliorations, mais on doit faire table rase et recréer par un retour aux sources. Et "la source" par excellence est le jaillissement prodigieux d'énergie, de vie et de fertilité qui a eu lieu lors de la Création du Monde. Ce "Nouvel An" où l'on anéantit le Monde pour le recréer devient le moment capital, l'instant primordial et, par extension, l'éternité. L'idéal de l'homme religieux pourrait donc se résumer ainsi: éterniser la Création du Monde. Il y parvint en concevant le temps comme cyclique - sur le modèle de la Nature avec ses quatre saisons - ayant pour moment premier l'anéantissement du Monde (par les orgies) et pour second, sa re-création (le Nouvel An). Ce retour aux sources (Nouvel An) implique donc à la fois une fin et une dégradation progressive du cosmos. Autrement dit, il implique une destruction du temps linéaire pour arriver à l'aube du Nouvel An.

A noter que les religions judéo-chrétiennes ont accompli une innovation capitale: pour elles, le temps est linéaire; la cosmogonie a été un moment unique et la fin du Monde sera un moment unique.

(64) Ibid., p. 70.

C'est ici que Marie-Claire Blais nous apparaît comme un être typiquement religieux parti à la recherche de ce Nouvel An primitif et Sacré... absent de notre temps linéaire. C'est ce qui explique toutes ces circularités temporelles qui hantent l'oeuvre de Marie-Claire Blais, ou si l'on veut nous explique sa tentative de faire disparaître le temps linéaire. Malheureusement, tous ses personnages, - et peut-être Marie-Claire Blais elle-même, - prisonniers du présent profane, se trouvent bien malgré eux, coincés dans le temps linéaire entre l'enfance et la mort.

Yance a son visage de demain dans son visage
d'aujourd'hui (65).

Mais le temps linéaire pose un obstacle monstrueux. Il n'y a qu'un chemin et on ne peut s'échapper. Il n'y a que le premier moment: l'inconscience de l'enfance ou les limbes du passé devant l'issue fatale: la mort, la destruction du destin. Les personnages en déduisent une condamnation en un destin que le moment présent incarne impitoyablement. C'est pourquoi le premier mouvement qui anime tous ces personnages se solde toujours par un refus catégorique du présent et de tout ce qui l'a engendré. "Combien de fois me dira-t-elle qu'elle a mal d'exister?" (66) Mais sans se soumettre à l'anéantissement du destin, les personnages tentent d'abord de s'élever au-dessus. Dans ce mouvement, les passions et le rêve sont souvent l'échelle vers le grenier solitaire, là où l'on se sent très fort, mais toujours relié au premier étage (au présent destin) par une sorte d'espoir de le dépasser: "Avec toi, dans mes bras je crois toujours que nous entrerons dans l'infi-

(65) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 20.

(66) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 84.

ni" (67). Mais l'espoir s'assombrit et s'avère même inutile et les personnages n'accèdent plus aux greniers artificiels, désormais impuissants contre ce destin toujours envahissant:

Cruelle et dévorante vie où le destin vide le monde de demain. De mes seins à mes entrailles, je suis une femme dépossédée (68).

Il faut une raison pour s'enlever la vie, disais-tu, moi je n'en ai aucune mais l'homme moderne, c'est l'homme qui n'a plus de raison: il faut qu'il accepte de se détruire avant d'être anéanti par la bombe (69).

Ce refus total, cette révolte tragique vis-à-vis du temps profane projette les personnages à la recherche d'un temps sacré, d'un temps absolu, sorte d'éternité où tout est encore et toujours pur...

C'est pourquoi dans toute l'oeuvre de Marie-Claire Blais, l'anéantissement s'accomplit par un désir constant de retrouver l'innocence et ce, même dans les attitudes à jouer et à aimer:

Un siècle intérieur me sépare de cette jeune fille. Aussi, je sens vivre en moi un univers sacré et violent qui voudrait m'emporter (70).

Et cette innocence surgit de l'enfance qui la possède en exclusivité:

(67) Ibid., p. 41.

(68) Ibid., p. 49.

(69) Blais, Marie-Claire, David Sterne, op. cit., p. 18.

(70) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 59.

J'envie tous ceux qui n'ont pas encore mis le pied dans le temps, les êtres inachevés dans leur propre plénitude: les enfants (71).

Toute une véritable nostalgie ontologique d'éternité et de pureté remplit ce passage anti-présent et anti-destin. Un regret mais en même temps un anéantissement du temps profane et linéaire, chargé des contingences d'un monde laid et stérile. Et, devant l'impossibilité de rejoindre cette pureté perdue, il arrive presque immanquablement un plongeon dans l'autre extrémité de la fuite: la mort. On comprend aussi pourquoi les personnages de Marie-Claire Blais sont tournés irrésistiblement vers la mort volontaire et primordiale: "Dépouillé enfin de toute morale, je quitte la terre, j'affronte les dieux" (72). Ici, la mort sans issue et sans ride prend toute sa force d'anéantissement et se détache brusquement du présent-destin.

Devant ou derrière, c'est l'anéantissement sans lendemain, c'est la fuite dans toute sa gloire mais hélas dans toute sa désolation. Derrière, l'enfance s'anime encore par le souvenir. Devant, la mort se jette, puissante et inique. Derrière, le rêve et le songe agitent les derniers moments d'une liberté à peine consciente. Devant, on ne peut que dépasser le destin, faire le grand saut jusqu'aux portes de la vie, pauvre vie "acceptée" à défaut d'être vécue. Tout devient alors un idéal tragique: vivre plutôt qu'accepter de vivre voudrait dire renaître au lieu de subir les contingences:

En moi, tout est conflit, ardeur, massacre.
Mais je marche droit (73).

(71) Ibid., p. 59.

(72) Blais, Marie-Claire, David Sterne, op. cit., p. 48.

(73) Blais, Marie-Claire, David Sterne, op. cit., p. 23.

Je suis fier d'être la création de moi-même
et de n'être que cela (74).

Recréer au lieu de croupir dans la pourriture ramassée par les autres, être libre au lieu de fuir et, du même coup, retrouver l'origine, la Création, l'An Nouveau.

Mais cette recreation du monde demeure impossible. Le temps profane, le "présent-destin" piétine les personnages déjà malades en voyant le jour. Avant même de commencer à vivre, ils ne peuvent que songer à l'anéantissement. Ils fuiront donc, soit devant, soit derrière. Dans ce sens, les romans de Marie-Claire Blais sont des orgies sans lendemain.

N'est-ce pas là, résumée, toute la démarche de l'homme primitif avide d'éternité réelle et de pureté? Par contre, les personnages de Marie-Claire Blais traînent toujours leur refus. "J'affronte" dit David Sterne. C'est dans ce verbe "affronter" que l'échec de la recreation, de la pureté du retour éternel vint encore brandir le vide de l'orgie sans lendemain. C'est l'échec du Sacré dans un monde profane où s'agitent pourtant des hommes qui sont tiraillés entre l'idéal de leur imagination et le destin de leur ventre.

Pour le primitif, après l'orgie, c'est la recreation du monde dans un temps Sacré et Pur. L'acte purificateur est constitué de rites qui permettent à l'individu de sortir du néant (orgie) et de renaître dans le temps Sacré, au moment de la Création et aux côtés des dieux (dont il refait la "Gesta" par les mythes). Cet instant éternel qui remplit l'Univers contient

(74) Ibid., p. 16.

tout puisque tout fut créé "ab origine, in illo tempore": les connaissances et la fécondité, les maladies et leurs remèdes, la bonté et l'amour.

Pour Marie-Claire Blais, la limite se confond à l'orgie et l'anéantissement devient l'acte ultime. Et pourtant la vraie pureté apparaît cyniquement, tout juste après, dans sa renaissance avec l'Etre, l'Existence, l'Univers originels. Pour tous ces personnages malheureusement, une profonde désolation, une espérance absurde et un vide aride ont pris la place de cet An Nouveau idéalisé ou perdu. Bien sûr, le temps cyclique existe dans cette oeuvre; hélas, il roule d'orgie en orgie, d'anéantissement en anéantissement, d'une enfance à une autre enfance, d'une mort à une autre mort: "La jeune femme entre seule dans la maison des morts. Et tout recommencera comme aujourd'hui, comme hier" (75), c'est-à-dire que rien ne commencera vraiment. Les personnages revivent cette éternelle absence, cette éternelle fin inachevée.

Trois, quatre romans: trois, quatre cercles, des cercles, disons-nous. Et chaque fin n'annonce pas un recommencement, mais une autre fin aussi semblable que la première. Chez Marie-Claire Blais, ce n'est donc pas l'éternel recommencement mais l'éternelle fin. "Sisyphe est-il heureux?" interrogeait Camus. Est-ce quand il parvient au sommet ou quand il dévale la pente que le fameux rocher projette la plus belle image de la Condition Humaine?

En refermant Une Saison dans la vie d'Emmanuel, David Sterne ou Le Jour est noir, on ne peut qu'imaginer une Marie-Claire Blais désespérée et

(75) Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, op. cit., p. 121.

presque déçue. L'An Nouveau n'est plus visible à l'oeil nu. Peut-être n'existe-t-il plus. Ces symptômes cruciaux, cette circularité particulière, cette obsession ontologique et enfin cette fuite toujours insatisfaisante, n'annoncent-ils pas la trame de la plus grande tragédie du cirque terrestre: la perte de l'esprit créateur de l'homme, la mort de la poésie dans un univers structuré uniquement par la logique rationnelle, la venue d'un monde froid qui brise l'imagination dans son foetus?

Le temps basculera-t-il toujours dans l'anéantissement? Peut-être...

CONCLUSION

Il ressort que tous les personnages étudiés semblent étrangement près l'un de l'autre et s'ils choisissent différents chemins, ils arrivent tous au même but. Ils sont tous maladivement et opiniâtrement idéalistes jusqu'au plus profond de leur être pourri et amer.

Même dans La Belle Bête, premier roman de Marie-Claire Blais, alors jeune fille de 19 ans, les personnages sont tous frappés de laideur physique et morale. Mais comme aussi dans Une Saison dans la vie d'Emmanuel, dernier-né psychologique, cette laideur réelle se marie, paradoxalement mais implacablement, à un idéalisme effréné et toujours déchirant.

C'est bien l'ancien combat socratique entre le Bien et le Mal. Toutefois, les romans de Marie-Claire Blais tiennent autre chose de l'Antiquité: nous arrivons à l'obsession de Marie-Claire Blais du mythe de Sisyphe.

Il semble aussi évident que nous pouvons résumer les principales caractéristiques des personnages de Marie-Claire Blais à une seule psychologie: celle d'êtres obsédés par le passé et angoissés par l'avenir. Et toutes les autres constituantes ne sont que répétitions ou légères variantes de ce thème unique.

De même dans la structure temporelle de tous ses romans, se répète la circularité des sentiments intérieurs et des événements extérieurs (ou leurs répétitions simplement). Ainsi Marie-Claire Blais semble se répéter constamment. Certes, elle évolue à travers son oeuvre, mais là encore, semble-t-il, dans une entreprise cyclique de retour au point de départ: l'enfance ou le passé. Voilà donc une Marie-Claire Blais qui semble inexorablement obsédée par une idée ou un traumatisme qui cause ces constants retours à l'arrière. Or, si nous connaissons un peu ce qui paraît ressortir de sa personnalité, assez peu commune, peut-être pourrions-nous distinguer une obsession philosophique.

Au fur et à mesure que les romans ont coulé, elle s'est laissée découvrir et vivre. Oubliant même la réalité québécoise que dépeint certains de ses romans, nous pouvons encore voir que ce monde romanesque reste plein de vérité humaine et universelle. Ses personnages sont cloués aux poteaux de leur idéal de beauté et de bonheur. Et parce que ce désir est inassouvi et ne peut que l'être, ils se révoltent contre leur condition d'êtres rongés par une maladie mortelle: la vie. L'homme est un absurde Sisyphe, sa naissance une condamnation. Cette vision est perceptible d'un roman à l'autre.

Goût de la mort, déchéance, morbidité, faillite et pourtant un grand désir d'idéal inaccessible anime les personnages souffrants de Marie-Claire Blais. Incompréhension et fatalité résument l'univers romanesque de cet auteur. Hiver physique et moral. La Belle Bête se termine sur la mort de chacun des personnages et Une Saison dans la vie d'Emmanuel, David Sterne,... sèment la mort et la destruction. Chose certaine, l'univers de Marie-Claire Blais est hautement symbolique. Ses romans sont des portraits de son âme. Et la brutalité, l'absurdité du monde, l'absence d'amour, la mort... -

symbole de l'hiver physique et moral - sont caractéristiques de la société et de la condition de l'homme.

Ses romans sont constitués à perte de lignes de mal physique et moral. Tout s'y mêle dans le rêve et en fait, tout cet univers est véritablement intérieur. Marie-Claire Blais est peut-être moins obsédée par les monstres, comme on l'a dit, que par le mal de la condition humaine. Et ce mal extérieur constituant l'atmosphère de ses romans n'est en fait que le reflet de ce mal intérieur qui l'a rongée durant son enfance et qu'elle a transmis à ses personnages.

En effet, elle l'a avoué maintes fois elle-même. Elle fut traumatisée et reste obsédée par la vie québécoise écrasante et aliénante qu'elle a connue :

Nous évoquons malgré tout ses années de jeunesse à Québec. Elle en a conservé peu de souvenirs, dit-elle, mais avoue qu'une rancune tenace contre l'éducation reçue et une grande amertume continuent de l'habiter (76).

Quand j'étais à Québec, je me sentais tendue. Tant de gens souffrent chez nous de ne pas se sentir libres. Tant de gens ont des craintes religieuses. Parce qu'on nous a enseigné la peur de vivre, la peur de Dieu. (...)

Même si je me sens libre aujourd'hui, je pense, je suis certaine qu'une partie de moi-même obéit aux lois sévères qui m'ont été imposées. Je sens encore la marque religieuse que j'ai eue. Je suis libérée de la pensée du bien et du mal, du moins je n'en suis plus esclave, mais il en reste quelque chose et c'est un empêchement au bonheur (77).

(76) Pilotte, Hélène, L'Insoumise des lettres canadiennes Marie-Claire Blais, Châtelaine, août 1966.

(77) Saint-Germain, Pierre, Un grand événement dans la vie de Marie-Claire Blais, La Presse, 3 décembre 1966.

Sa sensation d'oppression face à la vie se transmet dans ses livres et se dépasse jusqu'à atteindre les proportions de la vision rimbaldienne. Inadaptée à un monde qu'elle a refusé, Marie-Claire Blais rejette dès lors tout le bloc de la vie, se révolte aussi contre la condition humaine. Asociale et misanthrope, elle infuse ses obsessions à ses personnages et jusqu'à cette sorte d'angoisse gigantesque qui enveloppe l'atmosphère de son univers romanesque.

Profondément blessée et lucide, Marie-Claire Blais semble donc mener un plaidoyer de la révolte. L'homme est un éternel Sisyphe et la mort est peut-être le seul remède. Ses personnages en sont tous une incarnation plus ou moins complète. L'homme recommence perpétuellement sa démarche de la veille et cette marche sur place n'aboutit qu'à la mort.

Ainsi s'expliquent les circularités et répétitions constantes chez Marie-Claire Blais qui ne sont symboliques que parce qu'elles reposent sur une idée philosophique obsédante mais qui est d'une réalité implacable et vraie.

D'ailleurs, tous ses romans sont extraordinairement expressifs de la condition esclavagiste de l'homme dans sa vie quotidienne. Il serait ici impossible d'énumérer tous les endroits où la vie de chaque jour asservit l'homme par ses répétitions constantes: l'homme devient bête de somme. Qu'il suffise de dire, à titre d'exemple, qu'Emmanuel est le seizième enfant, que sa mère travaille aux champs le jour même de sa naissance "comme d'habitude", que la prière en famille se récite à chaque soir, que Jean-Le Maigre refait toujours les mêmes fautes, que la Grand-Mère va à la messe chaque matin... et le reste peut demeurer dans l'ombre car on aura vite com-

pris où se situe et comment se traduit l'obsession philosophique de Marie-Claire Blais qui se voit, elle, comme tous les hommes, absurde Sisyphe, partagée, écartelée, entre son sort - destin fatal - et son inaccessible idéal.

BIBLIOGRAPHIE

I - OEUVRES ROMANESQUES DE MARIE-CLAIRE BLAIS.

- Blais, Marie-Claire, La Belle Bête, Institut Littéraire du Québec, Québec, 1959, 214 p.; Editions Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1968, 157 p.
- Blais, Marie-Claire, Tête Blanche, Institut Littéraire du Québec, Québec, 1960, 205 p.; Les Editions de l'Homme, Montréal, 1969, 205 p.
- Blais, Marie-Claire, Le Jour est noir, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, Montréal, 1962, 123 p.
- Blais, Marie-Claire, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, 1965, 128 p.
- Blais, Marie-Claire, L'Insoumise, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, Montréal, 1966, 119 p.
- Blais, Marie-Claire, David Sterne, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, Montréal, 1967, 127 p.
- Blais, Marie-Claire, Manuscrits de Pauline Archange, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, Montréal, 1968, 127 p.
- Blais, Marie-Claire, Les Voyageurs Sacrés, Editions H.M.H., Montréal, 1969, 111 p.
- Blais, Marie-Claire, Vivre! Vivre!, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, Montréal, 1969, 170 p.

Blais, Marie-Claire, Les Apparences, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, Montréal, 1970, 203 p.

Blais, Marie-Claire, Le Loup, Editions du Jour, Collection Les Romanciers du Jour, Montréal, 1972, 244 p.

II - ETUDES SUR MARIE-CLAIRE BLAIS.

Audet, Jules, Notre parole en liberté, dans Incidences, août 1966, pp. 7-10; Une Saison dans la vie d'Emmanuel, dans Incidences, août 1966, pp. 39-41.

Barbeau, Victor, Marie-Claire Blais, dans La Face et l'envers, Académie canadienne-française, Montréal, 1966, p. 48.

Barjou, Louis, Une Saison dans la vie d'Emmanuel de Marie-Claire Blais, Prix littéraires, dans Etudes, no 326, février 1967, pp. 210-222.

Boivin, Gérard-Marie, Le Monde étrange de Marie-Claire Blais ou La Cage aux fauves, dans Culture, (vol. XXIX, no 1), mars 1968, pp. 3-17.

Châtillon, Pierre, Marie-Claire Blais telle qu'en elle-même, dans Livres et auteurs canadiens 1968, Editions Jumonville, Montréal, 1969, pp. 241-244.

Chessex, Jacques, Une Saison dans la vie d'Emmanuel de Marie-Claire Blais, dans La Nouvelle Revue française, (no 168), décembre 1966, pp. 1093-1094.

Cloutier, Cécile, L'homme dans les romans écrits par des femmes, dans Incidences, (no 5) avril 1964, pp. 9-12; L'Insoumise, dans Livres et auteurs canadiens 1966, Editions Jumonville, Montréal,

1967, pp. 29-31; Les Apparences, dans Livres et auteurs québécois 1970, Editions Jumonville, Montréal, 1971, pp. 60-61.

De Grandpré, Pierre, Histoire de la Littérature française du Québec, Tome IV, Beauchemin, Montréal, 1969, pp. 133-137.

Duhamel, Roger, Un univers livré à la cruauté, La Belle Bête, dans Présence de la Critique, Editions H.M.H., Montréal, 1966, pp. 60-61.

Drolet, Simon, David Sterne de Marie-Claire Blais, dans Livres et auteurs canadiens 1967, Editions Jumonville, Montréal, 1968, p. 43.

Ethier-Blais, Jean, Entre femmes seules, Marie-Claire Blais, dans Signets II, Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1967, pp. 228-232.

Greffard, Madeleine, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, kaléidoscope de la réalité québécoise, dans Cahiers de Sainte-Marie, (no 1), mai 1966, pp. 17-22.

Hertel, François, Du misérabilisme intellectuel, dans L'Action nationale, (vol. 56, no 8), avril 1967, pp. 828-835.

Laroche, Max, Existences de Marie-Claire Blais, dans Livres et auteurs canadiens 1964, Montréal, Editions Jumonville, Montréal, 1965, pp. 65-67.

Légaré, Romain O.F.M., Existences, dans Culture, (vol. 25, no 4), décembre 1964, p. 383.

Marcel, Jean, L'univers magique de Marie-Claire Blais, dans L'Action nationale, (vol. 55, no 4), décembre 1965, pp. 480-483.

Marcotte, Gilles, L'Insoumise, dans Québec 66, (vol. 3, no 8), octobre 1966, pp. 79-81.

Nadeau, Vincent, Le Noir et le Tendre: Une Saison dans la vie d'Emmanuel, thèse de D.E.S., Département d'études françaises, Faculté des Lettres, Université de Montréal, 1967, 121 p.

Ollier, Marie-Louise, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, dans Etudes françaises, (vol. 2, no 2), juin 1966, pp. 224-227.

Onimus, Jean, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, dans La Table Ronde, (no 230), mars 1967, pp. 125-132.

Renaud, André, Le Jour est noir, dans Livres et auteurs canadiens 1962, Editions Jumonville, Montréal, 1963, pp. 8-9.

Sylvestre, Guy, Existences de Marie-Claire Blais, dans Québec 65, (vol. 2, no 3), février 1965, pp. 101-102.

III - SELECTION D'ARTICLES SUR MARIE-CLAIRE BLAIS.

1959 -

Marcotte, Gilles, Marie-Claire Blais, romancière et poète, dans Le Devoir, 31 octobre 1959.

1960 -

Lockquell, Clément é.c., Tête Blanche de Marie-Claire Blais, dans Le Devoir, 12 novembre 1960.

1961 -

Symons, Scott, Marie-Claire Blais: l'autopsie du Québec, aux yeux d'un torontois, dans La Presse, 18 février 1961.

1964 -

Lapointe, Gatien, Existences, poèmes de Marie-Claire Blais, dans Le Soleil, (vol. 67, no 233), 26 septembre 1964, p. 12.

1965 -

Marcotte, Gilles, Réflexion sur une année littéraire de qualité, dans La Presse, (supplément), (vol. 81, no 6), 9 janvier 1965, p. 6.

1966 -

Basile, Jean, Marie-Claire Blais, "Vous êtes née dans une île...", dans Le Devoir, 23 avril 1966; Après l'attribution du Médicis à Marie-Claire Blais - Autopsie d'un prix, dans Le Devoir, 3 décembre 1966.

De Granpré, Jacques, Marie-Claire Blais, prix Médicis, dans Le Monde Professionnel, 15 décembre 1966.

Pilotte, Hélène, Marie-Claire Blais, L'Insoumise des lettres canadiennes, dans Châtelaine, août 1966.

Robillard, Hyacinthe, Marie-Claire Blais ou le nécessaire bistouri, dans Maintenant, (no 54), juin 1966, pp. 211-213.

Saint-Germain, Pierre, Un grand événement dans la vie de Marie-Claire Blais, dans La Presse, 3 décembre 1966.

1967 -

Ethier-Blais, Jean, Monstres et Transcendance, dans Le Devoir, 2 septembre 1967, p. 13.

Fréchette, Jean, Marie-Claire Blais ou la pudeur de vivre, dans Le Devoir, 31 octobre 1967.

Morissette, Brigitte, Une nouvelle saison dans la vie de Marie-Claire Blais, dans La Patrie, 6 août 1967.

Pontaut, Alain, Marie-Claire Blais, dans La Presse, 2 septembre 1967.

1968 -

Basile, Jean, Marie-Claire Archange, dans Le Devoir, 19 octobre 1968.

Ethier-Blais, Jean, Un manuscrit qui eût dû rester dans le tiroir, dans Le Devoir, 30 novembre 1968.

Pontaut, Alain, Marie-Claire Blais ou l'obsession des monstres, dans La Presse, 19 octobre 1968.

DeRosbo, Patrick, Le froid de l'enfance, dans Le Devoir, 14 décembre 1968.

Bercoff, André, L'Astragale au Canada, dans L'Express, 30 décembre 1968.
1969 -

Bellemare, Yvon, Une Saison dans la vie d'Emmanuel, dans L'Enseignement, 1er avril 1969.

Ethier-Blais, Jean, Le jardin de Pauline Archange débroussaillé, dans Le Devoir, 29 novembre 1969, p. 13.

Major, André, Francfort 1969, un roman de M.-C. Blais..., dans Le Devoir, 8 novembre 1969, p. 14.

Martel, Réginald, Le retour de Pauline Archange, dans La Presse, 15 novembre 1969, p. 28.

1970 -

Ethier-Blais, Jean, "Les Apparences" de Marie-Claire Blais: une entrée dans la vie, dans Le Devoir, 3 octobre 1970, p. 14.

1971 -

Berger, Yves, Une préface à deux ouvrages de Marie-Claire Blais, L'In-soumise et Le Jour est noir: une vie en accusation, dans Le Devoir, 10 mars 1971.

1972 -

Jasmin, Claude, Quand les homosexuels cherchent LE COUPLE ou: LE LOUP, par Marie-Claire Blais, dans Echos-Vedettes, 18 mars 1972, p. 24.

Scully, Robert-Guy, Un roman classeur, dans Le Devoir, 19 février 1972, p. 15.

IV - OUVRAGES CONSULTÉS.

Alquié, Ferdinand, Le Désir d'éternité, Presses Universitaires de France, Paris, 1968, 148 p.

Bachelard, Gaston, La dialectique de la durée, Presses Universitaires de France, Paris, 1963, 150 p.

Bachelard, Gaston, La poétique de la rêverie, Presses Universitaires de France, Paris, 1965, 183 p.

Blanchot, Maurice, L'espace littéraire, 4e éd., Gallimard, Paris, 1955, 294 p.

Chaix-Ruy, Jules, Les dimensions de l'être et du temps, E. Vitte, Paris, 1953, 315 p.

Charrier, Jean-Paul, L'inconscient et la psychanalyse, Presses Universitaires de France, Paris, 1968, 126 p.

Eliade, Mircea, Le Mythe de l'éternel retour, Gallimard, Paris, 1949, 254 p.

Eliade, Mircea, Mythes, rêves et mystères, Gallimard, Paris, 1957, 310 p.

Eliade, Mircea, Le Sacré et le Profane, Gallimard, Paris, 1965, 186 p.

Garma, Angel, La psychanalyse des rêves, Presses Universitaires de France, Paris, 1954, 417 p.

Guittou, Jean, Justification du temps, Presses Universitaires de France, Paris, 1966, 123 p.

Husserl, Edmund, Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps, Presses Universitaires de France, Paris, 1964, 202 p.

Mauron, Charles, Des Métaphores obsédantes au Mythe personnel, Librairie José Corti, Paris, 1962, 380 p.

Minkowski, Eugène, Le temps vécu, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel,
1968, 401 p.

Poulet, Georges, Etudes sur le temps humain, Tome I, Plon, Paris,
1949, 407 p.

Poulet, Georges, Etudes sur le temps humain (La Distance intérieure),
Tome II, Plon, Paris, 1952, 357 p.

Poulet, Georges, Etudes sur le temps humain (Le Point de départ),
Tome III, Plon, Paris, 1964, 237 p.

Poulet, Georges, Les Métamorphoses du cercle, Plon, Paris, 1961,
523 p.

Pouillon, Jean, Temps et Roman, Gallimard, Paris, 1946, 280 p.

Pucelle, Jean, Le Temps, 4e éd., Presses Universitaires de France,
Paris, 1967, 105 p.

Théau, Jean, La Conscience de la durée et le concept du temps, E.
Privat, Toulouse, 1969, 311 p.